

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE :

	Page
A. DIÈS	Platon et l'Atlantide 1
TEWFIK EL HAKIM... ..	La Victoire d'Iblis 15
RAYMOND MILLET	"La Seconde Chance" et son mystérieux auteur 19
MOUSTAPHA ABDEL LATIF EL SEHERTY	Un Pionnier de la Poésie Arabe Moderne 36
FRANCIS DE MIOMANDRE	Réflexions sur la Critique .. 48
AHMED RASSEM..	Prose Rythmée au Gré du Vent.. 52
	Chez l'Épicier du Coin .. . 56
PIERRE EMMANUEL.. . . .	Peut-on traduire les Poètes 58
DANIEL-ROPS..	Plaidoyer pour les Éditeurs 62

BIBLIOGRAPHIE ARABE

G.C. ANAWATI	I.— Chronique des Livres .. 67
	II.— Index Bibliographique.. 71

LA VIE LITTÉRAIRE

PIERRE DESCAVES	I.— Un Art à son Sommet 74
	II.— Cocteau, cet inconnu .. 77
RENÉ DELANGE..	III.— Lettres de Jeunesse de Saint-Exupéry 80

rdc

Les automobilistes
*en **EGYPTE***

et dans
102 pays



SHELL

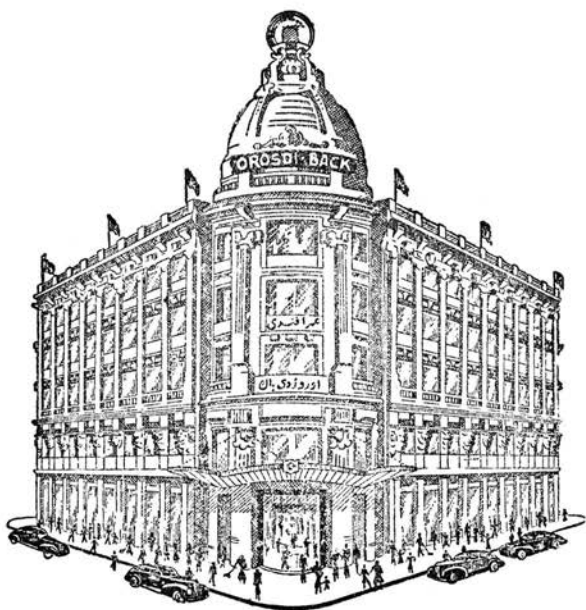
X-100

MOTOR OIL

OROSDI-BACK

Nouveautés d'Eté

AUX ETABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

CREDIT LYONNAIS

1498 SIÈGES & AGENCES, dont :

EN EGYPTE :

ALEXANDRIE	LE CAIRE	PORT-SAID
R.C. 136	R.C. 2361	R.C. 113 CANAL

19, RUE ADLY PACHA
BUREAU DU MOUSKY 71, RUE EL AZHAR

AU SOUDAN :

KHARTOUM & PORT-SOUDAN

EN SYRIE :

ALEP & DAMAS

FILIALE :

AU LIBAN :

BEYROUTH : BANQUE G. TRAD

(CRÉDIT LYONNAIS) S.A.E.

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

COFFRE-FORTS en LOCATION au CAIRE et à PORT-SAID

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE

HELIOPOLIS

ALEXANDRIE



TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE

R. C. C. 39

R. C. A. 692

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
OUVERTURES DE CREDITS DOCUMENTAIRES
LOCATION DE COMPARTIMENTS DE
COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE
MADAGASCAR — TUNISIE

Filiale à NEW-YORK :

The FRENCH-AMERICAN BANKING CORPORATION
31, NASSAU STREET

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caïre No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA SUCCURSALE D'ALEXANDRIE

Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

Grande-Bretagne — Belgique — Pays-Bas
Allemagne — Portugal — Maroc — Algérie
Tunisie — Italie — Grèce — Roumanie
Turquie — Egypte — Liban — Syrie — Arabie
Côte des Somalis — Ceylan — Inde — Pakistan
Malaisie — Indochine — Philippines — Chine
Japon — Corée — Asie Russe — Côte Orientale
d'Afrique — Madagascar — La Réunion
Maurice — Afrique du Sud — Australie — Antilles
Amérique Centrale — Etablissements Français de
l'Océanie — Nouvelle-Hébrides — Nouvelle-Calédonie

REPRESENTATION EN EGYPTE

BRANCHE PASSAGES

 Khedivial Mail Line, S.A.E.

Alexandrie Tél. 20824 - 21257 — Le Caire Tél. 59507-46322

BRANCHE MARCHANDISES

Société Misr de Navigation Maritime, S.A.E.

Alexandrie Tél. 21547 — Le Caire Tél. 78295

ZONE DU CANAL DE SUEZ

Port-Saïd Tél. 8671 à 8676 — Suez Tél. Port-Tewfik 36

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXXI No. 161

JUIN
1953

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

PLATON ET L'ATLANTIDE

C'est au début du *Timée* et au début du *Critias* que Platon raconte l'histoire du puissant royaume disparu sous les eaux dans les parages des colonnes d'Hercule : l'Atlantide.

Le *Timée* est complet; le *Critias* est resté inachevé, à moins que nous n'accordions créance à Pierre Benoît dont l'héroïne, Antinéa, possède cette fin du *Critias* parmi les trésors de son fabuleux héritage. Voici donc le récit de Platon, ou plutôt le récit que firent à Solon les prêtres égyptiens. Solon le transmet au vieux Critias, aïeul du cousin de Platon, Critias le tyran; et c'est Critias le tyran qui le rapporte aujourd'hui à Socrate. C'est le type du récit cascade, que Platon emploie volontiers pour marquer les étapes successives d'une transmission lointaine et faire entrevoir à nos imaginations les horizons nébuleux du passé le plus reculé.

De fait, ce que les Égyptiens racontèrent à Solon vers les années 570 av. J.-C., c'est l'histoire de la primitive Athènes neuf mille ans avant cette date, un millier d'années avant la naissance et la floraison de l'antique Égypte, qui représenta de tout temps aux yeux des Grecs la source de toute civilisation humaine. Cette prétendue source ne serait ainsi qu'une dérivation de la vraie source, la primitive Athènes. Mais l'Égypte jouit d'un privilège qu'a chanté toute l'antiquité, et qui se nomme le Nil. Toutes les civilisations humaines, la Grecque aussi bien que les autres, ont été, au dire

de Platon, détruites périodiquement par des cataclysmes, déluges ou embrasements universels, et n'ont jamais pu conserver les trésors chèrement acquis de sagesse, d'expérience et de science; elles ont dû recommencer, au moins tous les deux mille ans, la rude ascension. L'Égypte, au contraire, régularisée par le rythme infailible des crues et décrues du Nil, a seule échappé à ces destructions totales. Aussi a-t-elle, seule, pu rédiger et entasser des archives qui se succèdent depuis les âges les plus lointains. Dans ces archives mêmes s'est conservé l'antique passé de l'Athènes primitive, et, du récit que lui firent les prêtres, Solon a noté l'essentiel; son manuscrit est resté dans les armoires de la famille Critias; c'est là que le narrateur d'aujourd'hui l'a lu et relu quand il était jeune.

Il y avait donc, au temps jadis, une Athènes plus fertile, plus belle et plus riche que l'actuelle. Socrate avait rêvé, dans le dialogue la République, d'une constitution idéale, où tout serait commun entre les chefs et défenseurs armés de la cité, propriétés, femmes et enfants; où la séparation et la spécialisation des classes serait parfaite; où, chacun faisant de son mieux son métier et rien que son métier, serait parfaite aussi l'harmonie et l'union entre les membres de la cité. Eh bien, tout cela que Socrate avait imaginé comme infiniment souhaitable et difficilement réalisable, l'Athènes d'il y a neuf mille ans le réalisait. C'est d'ailleurs ce qui lui permit, avec ses seules forces, de repousser l'invasion de la puissance la plus redoutable de ce temps-là et peut-être de tous les temps.

Car, en face de cette petite cité, éprise de beauté, de mesure, de grâce, mais aussi d'indépendance, et qui ne pouvait, pour défendre cette indépendance, armer que vingt mille hommes, se dressait un empire où tout était colossal : les dimensions, les forces, les richesses. C'est que, du côté du détroit de Gibraltar

qui s'opposait aux Grecs, c'est-à-dire à gauche des colonnes d'Hercule ou, si vous voulez, à gauche de Gadès et de Tanger, existait alors une île immense, plus grande que la Libye et l'Asie réunies, entendez plus grande qu'au moins toute la partie de l'Afrique située à l'ouest de l'Égypte et que toute l'Asie connue ou soupçonnée alors : Asie Mineure, empire Perse, Indes septentrionales. Entre cette grande île et le continent étaient disséminées d'autres îles qui étaient comme des pierres jetées pour traverser une mare. Aussi les maîtres de la grande île eurent-ils vite fait de conquérir la Libye jusqu'à l'Égypte, et l'Europe jusqu'à l'Italie occidentale. La capitale, naturellement fondée par un dieu, Poseidon, roi de la mer, comprenait une île centrale d'environ neuf cent mètres de diamètre; elle était entourée d'un canal large d'environ cent quatre-vingt mètres, puis d'une première enceinte ou levée de terre circulaire, large du double. Après quoi, venait un second canal, de même largeur, puis une seconde enceinte et un troisième canal, larges tous deux de cinq cent trente mètres, ce dernier canal étant éloigné de la mer de presque neuf mille mètres. Les rois de l'Atlantide ont poursuivi l'œuvre du dieu : ils ont mis ce canal extérieur en communication avec la mer; ils ont, par un pont large de trente mètres, relié la montagne centrale avec le reste de l'île; ils ont couronné les enceintes circulaires par de formidables murailles, garnies de tours et revêtues de plaques de métal. En dedans de l'île, ils ont creusé deux bassins souterrains pour les navires et pratiqué, dans les enceintes circulaires, des passages couverts pour permettre à ces navires d'entrer d'un canal dans l'autre. Les trois canaux concentriques forment trois ports où s'abritent les vaisseaux venus de tous les pays.

Les forces militaires sont, en effet, à l'échelle des dimensions géographiques. Douze cent vaisseaux de

deux cents hommes d'équipage, c'est-à-dire deux cent quarante mille marins. Dix mille chars de combat; deux cent quarante mille chevaux, douze cent mille combattants.

La ville était entourée d'une plaine, et cette plaine encerclée de montagnes qui se prolongeaient jusqu'à la mer. Plus nombreuses, plus grandes et plus belles que toutes montagnes aujourd'hui existantes, elles étaient riches en habitants, en fleuves, en lacs, en prairies fertiles, en forêts inépuisables. La plaine orientée face au sud et à l'abri des vents du nord, formait un quadrilatère allongé, de trois mille stades sur deux mille, c'est à-dire de cinq cent trente-trois kilomètres environ sur trois cent cinquante neuf. Sa surface totale était donc de dix millions de stades, autrement dit de cent quatre vingt onze mille trois cent quatre vingt un kilomètres carrés. Cela représenterait un tiers de la surface totale ou six fois la surface fertile de l'Égypte. Cette plaine était entourée d'un canal profond d'environ trente mètres, et large de cent soixante dix-huit, long de dix-huit cent kilomètres, qui revenait de part et d'autres vers la ville pour se jeter de chaque côté dans la mer. Cette immense plaine était arrosée par trente canaux rectilignes et parallèles, perpendiculaires aux côtés, et, partant de ces canaux, des dérivations obliques convergaient vers la ville pour y charrier le bois des montagnes ou y amener par bateaux les autres produits de saisons. Toute cette plaine était divisée en soixante mille districts de trois kilomètres carrés, organisation surtout militaire, chaque district, avec les habitants de la région montagneuse correspondante, étant soumis à l'un des dix rois, les rapports mutuels de ces rois étant réglés par les décrets de Poseidon.

Mais que dire des richesses et du luxe? La pierre nécessaire pour les diverses constructions était extraite

de l'île même. Il y en avait de la blanche, de la rouge, de la noire et, si certaines constructions restaient toutes simples, les autres entremêlaient les sortes de pierres et variaient les couleurs pour le plaisir des yeux. Le mur qui entourait l'enceinte extérieure était entièrement revêtu de cuivre, qui lui faisait comme un enduit. L'enceinte extérieure était recouverte d'étain fondu. Quant à celle qui entourait l'Acropole elle-même, elle était garnie d'orichalque, qui avait des reflets de feu. Vous vous rappelez, n'est ce pas, chez Pierre Benoît, les défunts amants d'Antinéa, cette fille si terrestre et si moderne de l'antique dieux de la mer? Leurs statues sont des momies sans natron, sans bandelettes, sans aromates, simplement métallisées par galvanoplastie dans un bain de sulfate d'orichalque. Ce métal s'extra-
yait de terre en maints endroits de l'île; moins précieux que l'or, plus précieux que l'argent, il disparaîtra du monde en même temps que l'Atlantide, et le nom seul en subsistera. A l'intérieur de l'Acropole, le temple consacré à Poseidon et à sa femme mortelle Clito était entouré d'une clôture d'or. L'apparence de ce temple avait, nous dit Platon, quelque chose de barbare. Tout l'extérieur du sanctuaire était revêtu d'argent, sauf les arrêtes du faîtage, qui étaient d'or. A l'intérieur, la couverture était tout entière d'ivoire et partout ornée d'or, d'argent et d'orichalque. Les statues intérieures étaient d'or. D'or aussi, à l'extérieur, les effigies de toutes les femmes des dix rois et de tous leurs descendants. Bref, on dirait que Platon veut nous écraser sous le poids et l'éclat de tant de splendeurs. Pour lui, en effet, et pour ses lecteurs, elles sentaient le barbare. Elles leur rappelaient l'ennemi, les invasions récentes encore, la Perse de Xerxès, ses armées et ses flottes colossales, ses richesses fabuleuses, ses déploiements ostentatoires d'or, d'étoffes et de pierres précieuses. Déplaisante obsession, pour un peuple sobre

et libre, que ce colossal et ce fastueux par lequel on a pensé le fasciner pour le mieux conquérir.

Donc, entre l'antique Athènes, toute de mesure et de beauté, et cette gigantesque Atlantide, la guerre était inévitable et l'issue en aurait pu sembler écrite au livre du destin. Athènes cependant, bien que vite délaissée par ses alliés et réduite à ses seules forces, "vainquit les envahisseurs, dressa le trophée, préserva de l'esclavage ceux qui n'avaient jamais été esclaves et, sans rancune, délivra tous les autres peuples qui habitaient à l'intérieur des colonnes d'Hercule". Nous souhaterions des détails mais le Timée, qui ne donne, sur l'Atlantide, qu'une préface et une promesse, ne pouvait se permettre des détails, et le Critias, si parfaites que soient ses vingt et une pages, s'arrête avant même d'avoir parlé de l'invasion. Nous en sommes donc réduits aux quelques lignes par lesquelles s'achève cette préface du Timée : "Mais, dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles, toute l'armée athénienne fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, ajoute Platon, cet Océan de là-bas est difficile et inexplorable, par l'obstacle des fonds vaseux et très bas que l'île, en s'engloutissant, a déposés".

Voulez-vous me permettre ici, pour vous rendre moins abstraites ces quelques lignes de Platon sur la catastrophe finale, de vous lire la page où le géologue poète, Pierre Termier, évoque cette fin du menaçant empire ? "Quand je relis, nous dit Termier, les pages terribles de l'histoire de la Terre, volontiers, devant la mer qui sourit, indifférente, devant la mer "plus belle que les cathédrales", je songe au dernier soir de l'Atlantide, auquel ressemblera peut-être le dernier

soir, le grand soir de l'Humanité. Tous les jeunes hommes sont partis pour la guerre, par delà les îles du Levant et les lointaines colonnes d'Hercule. Ceux qui sont restés, hommes d'âge mûr, femmes, enfants, vieillards et prêtres, interrogent anxieusement l'horizon marin, espérant y voir poindre les premières voiles annonciatrices du retour des guerriers. Mais, ce soir, l'horizon est vide et sombre. La mer semble devenir ténébreuse; et, comme elle, le ciel se charge de menaces. Depuis plusieurs jours, la terre a frémi et tremblé. Le sol s'est fendu, çà et là, exhalant des vapeurs brûlantes. On dit même que, dans la montagne, des cratères se sont ouverts, par où jaillissent des fumées et des flammes, et qui lancent en l'air des pierres et des cendres. Mais, subitement, il pleut partout une poussière grise et chaude. La nuit est venue tout à fait, effroyablement noire, et l'on ne verrait rien si l'on n'avait allumé quelques torches. Prise soudain d'une terreur folle, la multitude se rue dans les temples; mais voici que les temples s'écroulent cependant que la mer s'avance, envahissant le rivage, avec une clameur atroce qui couvre, invinciblement, toutes les autres clameurs. Quelque chose passe, qui pourrait bien être la colère de Dieu. Puis tout s'apaise: il n'y a plus ni montagnes ni rivage; il n'y a plus que la mer insoucieuse endormie sous le ciel du Tropic aux astres innombrables".

Quelle fut, au cours des temps, la fortune de cette histoire d'engloutissement d'un monde? L'Atlantide de Platon est peut-être celui de ses récits qui a le plus frappé les imaginations et suscité le plus de recherches et d'hypothèses. Ses disciples immédiats l'ont pris au sérieux; quelques-uns seulement y ont vu une fiction. Les modernes ont cherché à localiser l'Atlantide soit au delà des colonnes d'Hercule, à la hauteur des côtes du Portugal et du Maroc; soit dans le golfe de Gascogne; soit vers l'Amérique du Nord ou l'Amérique centrale,

soit enfin vers l'Océan Glacial Arctique ou vers le Spitzberg. Vous savez quelle a été la solution originale de Pierre Benoît. La partie centrale de l'Atlantide n'a pas sombré comme le suppose le dialogue de Platon; elle correspond au Hoggar Targui. Le fameux cataclysme ne fut pas un engloutissement, une immersion, mais une émergence : "Des terres nouvelles ont émergé du flot atlantique. Le désert a remplacé la mer. Lessebkhass, les salines, les lacs Tritons, les sablonneuses Syrtes sont les vestiges désolés des flots mouvants sur lesquels voguèrent jadis les flottes partant à la conquête de l'Attique".

Moins cavalières, naturellement, que les affirmations du romancier, les confrontations géologiques de Pierre Termier ont replacé, au contraire, l'Atlantide à l'endroit précis qu'indique le Timée. Dans sa conférence du 30 novembre 1912 à l'Institut océanographique de Paris, Termier disait : "Aucune affirmation n'est encore permise; mais il semble de plus en plus évident qu'une vaste région, continentale ou faite de grandes îles, s'est effondrée à l'ouest des colonnes d'Hercule, autrement dit du détroit de Gibraltar et que son effondrement ne remonte pas très loin dans le passé." Ce "pas très loin dans le passé" nous reporte tout de même à la fin de l'âge quaternaire. Du cataclysme qui se produisit alors, Termier montrait que les traces subsistent, encore visibles pour les géologues. De profondes fosses longitudinales bordant aujourd'hui les deux rives est et ouest de l'Océan atlantique; depuis les îles Gough jusqu'à l'îlot de Jean Mayen, une série de volcans jalonnant encore, le long de l'Afrique, le bord oriental de cette fosse océanique; des fragments de lave vitreuse ramenés au jour par les sondages effectués en 1898 vers le nord des Açores; enfin, dans les quatre archipels des Açores, Madères, les Canaries, les îles du Cap Vert, la subsistance d'une faune continentale, semblable

à celle des Antilles et des côtes du Sénégal. Et Termier concluait : "En attendant de nouvelles confirmations, libre à tous les amoureux des belles légendes de croire à l'histoire platonicienne de l'Atlantide. Non seulement la science, la plus moderne science, ne leur en fera pas un crime; mais c'est elle-même qui, par ma voix, les y invite. C'est elle-même qui, les prenant par la main et les conduisant sur les rives de l'Océan fertile en naufrages, évoque à leurs yeux, avec les milliers de navires désemparés, submergés ou réduits à l'état d'épaves, les continents et les îles sans nombre ensevelis au fond des abîmes".

Certains critiques rejettent assez dédaigneusement ces preuves géologiques et toute la position optimiste de Termier. A supposer, disent-ils, cet engoulement d'une portion de terre considérable dans l'Atlantique à la suite d'actions volcaniques, qui nous permet de penser que Platon ait pu, de quelque façon que ce fût, en être informé? Mais c'est là mal poser le problème. Ce n'est pas Platon qui avait besoin de cette preuve géologique pour croire possible, dans le passé lointain où il place ces événements, l'effondrement de l'Atlantide. L'effondrement périodique de la terre civilisée était pour lui non seulement une tradition vieille et respectée, mais une induction rationnelle fondée sur des faits pour lui évidents. Puisque le monde existait depuis des temps indéfinis, comment croire qu'il pût manquer encore quelque chose à la science, à la civilisation, au progrès humain? Tout ne devrait-il pas avoir été découvert au bout de ces siècles innombrables? Or, nous dit-il, les découvreurs des arts les plus élémentaires, l'écriture, le calcul, le chant, la flûte, la lyre, sont d'hier, c'est-à-dire d'au plus mille à deux mille ans. Il a donc bien fallu que les progrès acquis fussent, périodiquement, noyés par le déluge ou détruits par le feu, et que l'humanité, réduite à quelques pâtres rescapés au

sommet des montagnes, reprît à neuf le rude chemin du travail et de la découverte. Ainsi les engloutissements périodiques sont, pour Platon, et seront aussi pour Aristote, une croyance naturelle, et, grâce aux diverses traditions locales sur le déluge, sont pour ainsi dire un fait acquis. Platon le commentera encore dans son dernier dialogue, les Lois.

Quant à la catastrophe particulière qui engloutit l'Atlantide, nous avons vu que Platon en trouve une preuve ou une confirmation dans les bas-fonds qui rendaient, en cet endroit, l'Atlantique rebelle à toute navigation. Là encore il suit une tradition qui remonte au moins jusqu'au vieux logographe Hécatee. Pourquoi, en effet, les colonnes d'Hercule? C'est que le héros s'était vu arrêter, dans ses errances, à Gadire, et, là, avait dressé des stèles pour indiquer que jusque là et jusque là seulement la mer avait été navigable. L'Hippolyte d'Euripide, en 428, un an avant la naissance de Platon, mentionne cet obstacle qu'oppose aux navires l'Atlantique. Enfin si, en face des destructions périodiques de la civilisation du monde grec, Platon fait vanter par les prêtres la permanence de la terre et de la civilisation égyptiennes, il dépend, là encore, de traditions à la suite desquelles Sénèque affirmera, en particulier, que l'Egypte est exempte des tremblements de terre; et Platon, dans ses Lois, rappellera que l'art est resté immuable, en Egypte, depuis réellement dix mille ans. Sur cette série de traditions, Platon pouvait se croire autorisé à bâtir, tout autant qu'un moderne s'estimerait autorisé à bâtir sur des faits depuis longtemps établis.

Et certes il a bâti. Sans scrupule il a suivi la pente de son génie et la logique de son rêve constructeur. Renonçant à la politique active par dégoût des drames qu'avait vécus sa jeunesse, il n'était venu à la philosophie que pour construire une politique idéale, une politique

de l'avenir. Il en avait fait le plan dans la République. Nous avons vu ce plan : séparation des trois classes; artisans et laboureurs nourrissant les guerriers et les gouvernants; ceux-ci, et eux seulement, délivrés de la corruption de l'argent par le renoncement à toute propriété personnelle, donc assujettis au communisme intégral, c'est-à-dire à la communauté des biens, des femmes et des enfants; en somme, un peuple gouverné et défendu par des chefs qu'il nourrit et ne paie pas; des chefs qui se reproduisent, parce qu'il faut que le gouvernement se perpétue, mais qui ne connaissent pas leurs rejetons et n'ont à leur transmettre aucun trésor, sauf leur sang noble, leurs capacités de chefs et la stricte éducation qui développera ces capacités. Cette politique de l'avenir qu'appellent ses vœux, comment le poète qu'était Platon n'eût-il pas été tenté de se la montrer et de nous la montrer réalisée, pratiquée, bienfaisante et glorieuse dans le passé ? Tout révolutionnaire cultive volontiers l'Uchronie. Alors surgit la vision d'une primitive Athènes, plus vieille même que l'antique Egypte. Pour montrer ses vertus et les vertus de son gouvernement idéal, il faudrait instituer un match entre elle et une cité d'inspiration tout opposée : jolie occasion de ressusciter les traditions plus ou moins précises sur un Océan autrefois navigable et sur le cataclysme qui le rendit infranchissable. C'est là, de l'autre côté des colonnes d'Hercule, qu'il faudra faire surgir, gigantesque et apparemment écrasante, la rivale d'Athènes primitive, d'Ur-Athen, comme on dit en Germanie. Et le philosophe poète qu'est Platon, si habile à situer, à faire mouvoir, à visualiser par des détails précis les personnages, les systèmes et leurs conflits, campera et manœuvrera devant nous, vivantes et colorées, les deux cités ennemies.

Où prendra-t-il ces couleurs, où trouvera-t-il ces vertus opposées et le détail de la guerre qu'elles en-

fantent? Dans le passé encore, mais dans un passé historique et tout proche, dans la lutte glorieuse de la petite et brave Athènes contre les forces démesurées de l'empire perse entre les années 492 et 449. De grands poètes comme Eschyle, et les plus éclatants comme les plus banals des orateurs ont célébré à tout propos ce mortel danger et cette délivrance de la Grèce entière par les miracles de Marathon et de Salamine. Lui-même, Platon, a mis dans la bouche de son maître Socrate, prononçant l'oraison funèbre annuelle des morts de la guerre, cette glorieuse histoire. Ainsi l'Athènes primitive est à la fois modèle de l'Athènes d'hier et transposition de la République idéale; l'Atlantide est la transposition de l'ennemi d'hier, de la Perse colossale, opulente et barbare.

Nous avons vu les chiffres grandioses et précis qui donnent, à cette puissance gigantesque, son individualité historique et vivante. Eh bien, les douze cents vaisseaux et les deux cent quarante mille marins de l'Atlantide répondent curieusement aux douze cent sept vaisseaux de guerre et deux cent quarante et un mille quatre cents marins qu'Hérodote énumère dans la flotte de Xerxès, et, dans les deux armées de terre, les douze cent mille combattants de l'Atlantide sont encore assez proches des dix-huit cent mille fantassins et cavaliers de Xerxès. Quant à la variété des métaux et des couleurs dans la construction de la capitale de l'Atlantide, Hérodote (1, 98) ne nous raconte-t-il pas que, dans les sept enceintes circulaires d'Ecbatane, capitale de la Médie, se succédaient les pierres noires, blanches, rouges et bleues, puis le rouge d'arsenic, l'argent et l'or?

Mais ce n'est pas seulement aux souvenirs littéraires de Platon, c'est aux thèmes les plus profonds de sa philosophie que répond cette opposition, à l'Athènes sage et mesurée, d'une Atlantide orgueilleuse et gonflée.

Les rois de l'Atlantide étaient les descendants d'un Dieu et d'une mortelle. Tant qu'en eux domina le principe divin, "ils portaient comme un fardeau la masse de leur or et de leurs autres richesses, ne se laissaient pas griser par l'excès de leur fortune, ne perdaient pas la maîtrise d'eux-mêmes et marchaient droit. Mais, quand l'élément divin diminua en eux par l'effet du croisement répété avec de nombreux éléments mortels, quand domina le caractère humain, alors, incapables de supporter désormais leur prospérité présente, ils tombèrent dans l'indécence". Il y a là deux idées que Platon n'a cessé de prêcher. D'abord l'homme qui n'est qu'un homme est incapable de porter la fortune et la puissance absolues sans plier sous ce poids et sans devenir une brute folle. Ensuite, ce qui maintient dans l'ordre l'homme, la cité, le monde lui-même, c'est la présence de Dieu en lui. Cela encore, Platon l'a transposé dans une fable grandiose. L'univers est mû tour à tour par la main de Dieu et par sa propre force. Tant que Dieu le meut, il suit la route droite et ne fait que prospérer, lui et tout ce qu'il contient; quand Dieu le lâche, alors il tourne en sens inverse et, peu à peu, oublieux des privilèges et des commandements que lui donna son créateur, il laisse se perdre tout ce qu'il avait de divin et sombrerait, englouti dans l'Océan de son désordre, si Dieu ne se remettait à la barre et ne redressait sa marche vers le Bien.

Je n'en finirais pas si je me laissais aller à rechercher, ainsi, dans la riche corbeille de Platon, les fils qu'il a voulu choisir pour colorer plus vigoureusement le tissu de sa fiction, qui, inachevée comme elle est, impressionne si vivement encore nos imaginations modernes. Demandons-nous plutôt pourquoi, même en faveur de la gourmande Antinéa, Platon n'a pas achevé son Critias. Avec mon éminent ami Albert Rivaud, l'éditeur du Timée, je serais prêt à dire : "La réponse est dans

les Lois''; Mais, cette réponse, je la comprendrais un peu autrement que lui. Ce n'est pas, en effet, par conscience d'une certaine impuissance littéraire et parce que raconter l'histoire idéale des Athéniens dépasse les ressources de son génie que Platon abandonne son œuvre, si parfaitement écrite en ce qu'elle a d'écrit, au dire même de Rivaud. C'est parce que, à partir d'une certaine date, au moment où il s'est décidé à rabattre, si je puis dire, sur la ligne de terre le plan de sa République, montrer, dans la primitive Athènes, la réalisation anticipée de sa Cité idéale lui paraît désormais une entreprise vaine et sans portée. Que nous enseignent, en effet, les Lois, œuvre non pas de sa désillusion, mais de sa clairvoyante résignation ? Que cette république idéale, cette communauté des biens, des femmes et des enfants, n'est pas réalisable en ce monde. Le livre V des Lois reconnaît que c'est là une constitution trop parfaite, possible seulement pour des dieux ou des fils de dieux, et se décide à tracer, au-dessous de cette constitution surhumaine, une forme de cité plus praticable aux hommes d'aujourd'hui. Aussi, dans cette cité humanisée, trouvons-nous rétablie la division des terres, la propriété familiale, le mariage et ses lois sacrées, qui condamnent sans grand espoir, mais avec une grande énergie doctrinale, les vices auxquels son époque demeure obstinément si indulgente. Nous y trouvons aussi réalisées les formes et les manies de gouvernement les plus modernes, si j'entends par là celles qui commencent à Louis-Philippe avec la monarchie censitaire, et celles que l'on essaie un peu partout aujourd'hui, la monnaie d'or interdite aux particuliers et réservée à l'Etat, le dirigisme économique le plus méticuleux et, heureuse compensation, des anticipations hardies sur les buts et les moyens d'une large éducation nationale.

A. DIÈS

Membre de l'Institut

LA VICTOIRE D'IBLIS

Une tribu avait pris un arbre pour idole. Ayant appris la nouvelle, un ascète s'empare d'une hache et s'en va pour l'abattre. Mais, aussitôt qu'il s'en approche, il voit apparaître Iblis (1) qui intervient en s'écriant :

— Halte-là, mon bonhomme !... Pourquoi veux-tu abattre cet arbre ?

— Il dévoie les gens.

— En quoi cela te concerne-t-il ? Laisse-les dans leur égarement.

— Comment !... Mon devoir est de les éclairer !...

— Ton devoir est de les laisser libres d'agir à leur guise.

— Ils ne sont point libres: ils écoutent la voix de Satan.

— Et tu veux qu'ils écoutent la tienne ?!

— Je veux qu'ils écoutent celle de Dieu !...

— Je ne te laisserai pas couper cet arbre...

— Il le faut.

Iblis saisit l'ascète au collet. L'anachorète prend le diable par les cornes. Ils luttent longtemps. La victoire revient au saint homme, qui envoie Iblis par terre, s'assied sur sa poitrine et lui dit :

— Tu vois ma force !...

Iblis vaincu répond d'une voix étouffée :

— Je ne te savais pas si fort... Laisse-moi et fais ce que tu veux.

(1) Satan.

L'ascète libère Iblis. Mais, fatigué d'avoir fourni un grand effort dans la lutte, il retourne dans sa retraite et s'y repose toute la nuit.

Le lendemain, il reprend sa hache et se dirige vers l'arbre pour l'abattre. Mais Iblis, qui était caché derrière le tronc, lui apparaît en s'écriant :

— Tu reviens aujourd'hui encore pour le couper ?

— Je t'ai bien dit qu'il le fallait...

— Et te crois-tu capable de me vaincre aujourd'hui aussi ?...

— Je lutterai toujours contre toi, jusqu'à la victoire de la vérité !

— Montre-moi alors ce dont tu es capable !...

Et de se colletter avec lui. L'ascète le prend par les cornes. Ils luttent à qui mieux mieux. La bataille se termine par la chute d'Iblis aux pieds de l'ascète qui, écrasant la poitrine de son adversaire, lui dit :

— Que penses-tu maintenant de ma force ?!

— En vérité, répond Iblis, ta force est extraordinaire. Laisse-moi et fais ce que bon te semble.

En parlant, Iblis avait la voix saccadée, étouffée... L'ascète le libère et, de fatigue, s'en va dans sa retraite pour se coucher. La nuit ayant pris fin et le jour s'étant levé, il emporte sa hache et se dirige vers l'arbre. Mais Iblis se montre à lui en s'exclamant :

— Tu ne renonceras donc jamais à ton projet, mon bonhomme !

— Jamais... Il faut détruire ce mal !...

— Crois-tu que je te laisserai faire ?!

— Si tu luttas avec moi je te vaincrai...

Iblis médite un instant... Il pense que toute lutte avec cet homme ne lui donnera jamais la victoire. Car personne n'est plus fort que celui qui se bat pour une idée ou une croyance. Il n'y a donc qu'une seule issue pour pénétrer à l'intérieur de cette forteresse humaine : user de stratagème.

Iblis se fait aimable. Il s'adresse à l'ascète sur un ton compatissant et avec l'air de lui donner un conseil :

— Sais-tu pourquoi je m'oppose à ce que tu coupes l'arbre?! C'est tout simplement par crainte pour toi et par esprit de miséricorde... Car, en l'abattant, tu vas t'attirer la colère de ceux qui l'adorent. Pourquoi donc aller au-devant des ennuis?... Abandonne ce projet et je te verserai chaque jour deux dinars qui t'aideront dans tes dépenses et te permettront de vivre dans la paix, la tranquillité et la sécurité !...

— Deux dinars ?!

— Oui. Chaque jour... Tu les trouveras sous ton oreiller !...

L'ascète médite un instant, puis lève la tête pour dire à Iblis :

— Qui me garantit que tu exécuteras cette condition ?!

— Je t'en fais le serment... Et tu verras que je tiens mon serment...

— Je te mettrai à l'épreuve...

— C'est ça... mets-moi à l'épreuve.

— Entendu.

Ayant serré la main d'Iblis en signe d'accord, l'ascète rentre chez lui. Chaque matin, à son réveil, il met sa main sous l'oreiller et la retire avec deux dinars. Cela dure jusqu'à la fin du mois. Puis, un jour, il introduit sa main sous le traversin mais la retire vide. Iblis avait retenu la source d'or.

Furieux, l'ascète se lève, prend sa hache et se rend près de l'arbre. Iblis l'arrête en chemin et l'apostrophe !

— Arrête !... Où vas-tu ?

— Je m'en vais couper l'arbre, répond l'ascète, !

Iblis éclate de rire et s'écrie avec ironie :

— Tu le veux couper maintenant parce que je t'ai coupé le vivre !

— Plutôt pour détruire le chemin de la perdition et éclairer la voie du salut !

— Toi ?!

— Te moquerais-tu de moi, maudit !

— Pardon, mais ton aspect prête au rire !...

— C'est toi qui dis ça ! toi, le menteur, le fourbe...

*
* *

L'ascète se jette sur Iblis et l'attrape par les cornes... Ils luttent un instant. Puis la bataille se termine par la chute de l'anachorète sous les pieds fourchus d'Iblis qui s'assied victorieux sur la poitrine de son adversaire en lui disant avec fierté :

— Où est ta force maintenant, mon bonhomme ?!

Mais, pareil à un râle, un son plaintif sort de la poitrine de l'ascète :

— Explique-moi, Iblis, s'enquiert-il, comment tu as pu vaincre ?

Alors Iblis lui dit :

— Quand, au nom du Seigneur, tu t'es mis en colère, tu m'as vaincu ; mais quand ton courroux t'a été inspiré par toi-même, je t'ai battu. Et lorsque tu as lutté pour ta foi, tu m'as abattu ; mais lorsque tu m'as affronté pour ton intérêt, je t'ai terrassé !

TEWFIK EL HAKIM
Traduit de l'arabe par
Abdel Moneim Khédry

"La Seconde Chance" et son mystérieux auteur

L'auteur de "La Seconde Chance", l'écrivain roumain Virgil Gheorghiu, doit sa célébrité à son premier "best seller" international, "La vingt-cinquième heure", dont la traduction française, à elle seule, a dépassé le tirage de deux cent mille exemplaires.

En vérité ce n'est pas son nom qui est célèbre, c'est son ouvrage. Il s'est passé pour Gheorghiu ce qui advient aux compositeurs de chansons populaires : tout le monde connaît l'air et les paroles d'"Auprès de ma blonde" ou de "Malborough s'en va-t-en guerre" mais pour savoir qui les a faits il faut s'adresser à "l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux". De même tout le monde a connu très vite, au moins par ouï-dire, "La Vingt-cinquième heure", mais jusqu'à ces dernières semaines c'était à peine si l'on se demandait qui l'avait écrit. Ce M. Gheorghiu, ce Virgil Gheorghiu était comme effacé par sa littérature. Ni son nom banal ni son prénom bucolique ne retentissaient jamais dans l'enceinte de la foire aux lettres. Il ne faisait point parler de lui. Modestie? Ou suprême habileté?

C'est une autre réponse qui convient. Elle est connue de ceux de nos lecteurs qui savent pourquoi et comment ce romancier vient d'apparaître lui-même sous les traits d'un étrange personnage de roman. Pour ceux qui l'ignorent, ménageons l'intérêt et voyons d'abord comment se présente, qu'on pardonne ce jeu de mots, la "seconde chance" de Virgil Gheor-

ghiu — sa seconde chance de succès mondial, sa seconde chance aussi d'obtenir peut-être rémission des fautes qu'il condamne dans ses derniers ouvrages... et dans lesquelles il a eu sa part de responsabilité il y a une dizaine d'années.

“La Seconde Chance” est un excellent titre et qui résume de manière ironique mais précise, frappante, le thème du livre tumultueux, du livre désespérant et somme toute fort dont nous devons dire à la fois du mal et du bien. La seconde chance est celle que l'Occident a pu offrir, depuis la fin de la guerre, aux hommes qui se sont évadés de l'univers soviétique. Par “Occident”, entendez, cela va de soi, l'Europe, les Amériques et les pays qui gravitent plus ou moins autour de ces deux pôles — bref “le monde libre”, comme on dit. Par “monde soviétique”, entendez, en plus de l'U.R.S.S., ses satellites.

Le récit ou plutôt les récits qui s'entrelacent vertigineusement, au long de quatre cent cinquante pages, dans un vaste système de contrepoint et fugue nous permettent de suivre les avatars, les tragédies, les espoirs et les déceptions de nombreux personnages ballotés de Charybde en Scylla, de terre promise en enfer terrestre et de petite mort en grande mort. Car on meurt terriblement, à chaque chapitre de cette terrible histoire, même après la guerre. Auprès de ce jeu de massacre international, les tragédies de Shakespeare semblent peu généreuses pour la Dame à la faux. Dans “La Seconde Chance”, on meurt à tous les âges, même au berceau, et de toutes les manières, sauf de manière naturelle. Tout cela pour nous bien montrer que de Moscou à New-York, de Tel-Aviv à Berlin, des démocraties populaires aux démocraties tout court, des paradis rouges aux roses paradis, le crime et l'absurde varient leurs formes avec une ingéniosité diabolique mais défient partout avec la même

constance la sagesse, la justice, le sens de l'humain et celui du sacré. Rien de plus vrai.

Il y a là une très remarquable extension du thème qui a fait le triomphe de "La Vingt-cinquième heure". "La Vingt-cinquième heure" c'était, à la manière un peu de Kafka, mais sans la sombre poésie ni le sens profond de Kafka, disons donc plutôt à la manière de Malaparte, mais sans l'incontinence verbale de Malaparte, c'était le drame d'un paysan roumain arrêté d'abord par la Garde de Fer au temps de l'hitlérisme, arrêté de nouveau par les communistes à l'arrivée des Russes, arrêté enfin par les Américains et finalement délivré au terme d'une Odyssée qui se présentait comme celle dont nous sommes tous plus ou moins menacés, en notre cher vingtième siècle.

Le thème général est, en bref, une insurrection de la conscience contre le moderne irrespect de la personne humaine. Il est repris, développé, illustré avec une ampleur à la fois réaliste et romantique dans "La Seconde Chance". C'est encore en Roumanie que commence ce sanglant opéra à grand spectacle et à grand orchestre. L'ouverture (c'est le mot même que l'auteur donne au chapitre liminaire), l'ouverture nous fait entendre le leitmotiv d'un des principaux personnages, un adolescent, Boris Bodnar, qui incarnera dans la suite le mythe du communisme et sera, dans toute sa rigueur, "l'homme communiste" comme dit Aragon. Ce Boris est un adolescent, un élève de l'école militaire des cadets, un bon élève mais qui, fort maltraité par sa famille durant les vacances, n'a pas pu se préparer avec soin à un examen supplémentaire, un examen punitif auquel il était soumis pour avoir fourni à tous ses camarades la solution d'un difficile problème au concours de fin d'année. "Recalé" à cet examen, il est exclu de l'école d'une façon si humiliante qu'elle équivaut presque à la dégradation d'un officier.

Il ne peut retourner auprès de ses parents non seulement parce qu'il est par eux costamment battu et martyrisé, mais aussi parce que tous les habitants de sa petite ville natale le traitent en monstre. Sachez qu'à l'âge de trois ans, voulant ouvrir, pour l'admirer, un des yeux bleus de son petit frère, il a enfoncé entre les paupières closes un clou, de sorte que le petit frère est désormais borgne et que Boris, depuis ce jour, est traité en assassin.

Le côté lugubre et peu croyable de ce prélude donne tout de suite le ton d'un livre dans lequel l'outrance et l'in vraisemblable gâtent trop souvent la peinture d'un monde où la vérité est assez effroyable pour qu'on ne la surcharge pas de cauchemars nuisibles à la créance. Mais passons. Gheorghiu se veut visionnaire, à lui de parvenir à nous faire entrer dans son jeu et il faut reconnaître qu'il y fait entrer le public, comme le Victor Hugo des "Misérables" sinon comme le Dante de la "Divine Comédie". En tout cas son Boris Bodnar est psychologiquement bien campé et nous trouvons naturel que, chassé de son collège, il traverse le Dniester à la nage et se réfugie en Russie — dans la Russie communiste. A son condisciple et confident Pierre Pillat qui a voulu le mettre en garde contre la terreur promise à tout habitant d'un pays d'où viennent chaque jour des fuyards il a répondu :

"Je sais, mais la terreur que je subis ici est encore plus grande. Et ici je suis seul à être terrorisé. Là-bas, en Russie, si véritablement la terreur existe, elle est collective. Et c'est une grande chose d'avoir des compagnons. Même des compagnons de souffrance. La solitude est la plus terrible souffrance de l'univers."

Bref il a la bosse communiste, il l'a, en quelque sorte, comme son petit frère, le borgne, a une vocation religieuse si forte qu'il entrera dans les ordres.

Après ce préambule qui, ne le nions pas, accroche le lecteur, nous entrons dans "Le Livre des Juifs". Des Juifs persécutés, à la veille de la guerre, en Roumanie et aussi dans un plus ou moins imaginaire "Etat indépendant des slaves du sud" qui constitue évidemment un morceau de la Yougoslavie puisque yougoslave signifie précisément slave du sud. Vexations, persécutions, pogroms nous font assister à des scènes qui, elles, sont parfaitement vraies et nous font connaître des personnages très séduisants, en particulier une actrice, Eddy Thall à laquelle une utile protection est accordée par un jeune magistrat qui n'est autre que Pierre Pillat, l'ancien condisciple et confident du jeune Boris exclu de l'école militaire.

Cette partie se termine par un massacre des Juifs, à Bucarest, et par l'hallucinante aventure d'un groupe de Roumains. Ces Roumains, autorisés à se réfugier en Israel, sont dupés et conduits pour la plupart à la mort par les maîtres de leur première patrie qui leur ont vendu fort cher un vieux bateau voué d'avance au naufrage et dépourvu de tout moyen de sauvetage.

C'est ici qu'apparaît, à la page 100, au premier quart du livre, le thème véritable de Gheorghiu, c'est-à-dire son réquisitoire contre les pays sauveurs qui offrent aux persécutés la seconde chance mais la font, pense-t-il, aussi amère, en son genre, que la malchance première des persécutés en fuite. Le raffiot, en perdition sur la mer agitée, arrive devant la Terre Promise avec ses rescapés juifs. Des canots viennent du rivage. Mais leur équipage, chargé seulement des services de santé et de police, refusent de prendre à leur bord aucun des passagers et ils s'en vont. Puis vient une embarcation chargée de journalistes de tous les pays et de représentants d'une commission constituée par les grandes puissances. Un monsieur en blanc et des infirmières font hisser sur le navire des vivres, des médicaments,

des ceintures de sauvetage perfectionnées et des petites lampes électriques que les passagers doivent fixer à leurs ceintures. Le chef de l'équipe, un Anglais, fait un beau discours contre les nazis qui ont embarqué ces Juifs sur un navire pourri : "Le gouvernement roumain, dit-il, sera appelé devant les tribunaux internationaux pour ce crime monstrueux contre l'humanité". Mais, après quelques autres scènes de même nature, le bateau coule et les passagers meurent.

Il y a, dans ce passage malgré tout émouvant, des traits de morceau de bravoure et aussi des traits de caricature qui sont caractéristiques de Gheorghiu autant que de Malaparte et de toute une école littéraire dont les racines ont singulièrement dégénéré depuis Agrippa d'Aubigné, Saint-Simon et Restif de la Bretonne. La fin du dix-huitième siècle est passée par là, puis le dix-neuvième siècle et enfin notre temps d'Apocalypse.

*
* *

Après le naufrage en mer, nous assistons à un naufrage... dans le désert. Le naufrage d'une grande entreprise conduite, dans les steppes de Russie, par l'ex-roumain Boris Bodnar, devenu, chez les accueillants soviétiques, l'actif et très communiste Boris Bodnariuk, un des grands espoirs du régime stalinien. Il conduit donc dans un désert tout un groupe de réfugiés roumains et autres, encadrés de Russes, pour féconder les solitudes à grand renfort de pluies artificielles, de déclamations collectivistes et de travaux forcés. La science règne autant que l'imagination créatrice et que la discipline. Les morts, on les enterre en file le long d'un canal d'irrigation. Et sur chaque cadavre on plante un arbre fruitier parce qu'on sait que dans les cimetières pommiers et cerisiers produisent généreusement.

En plus de la science, de l'imagination et des arbres fruitiers, fleurit aussi l'espionnite. D'où quelques drames aux dépens des traîtres vrais ou présumés. En plus de l'espionnite et du reste fleurit encore le dévouement au parti, le dévouement des fanatiques résolus même à la mort et au deshonneur pour obéir aveuglément aux plus absurdes consignes. Ici ce n'est plus du Kafka ni du Malaparte seulement, c'est encore et surtout du Koestler — le Koestler du "Zéro et l'infini", c'est aussi, mais en moins bien, du Victor Serge.

Nous ne saurons jamais ce qu'aurait pu devenir l'entreprise de Boris Bodnariuk au désert : elle est interrompue par la deuxième guerre mondiale qui ouvre "Le livre de la Victoire". Les troupes allemandes prélèvent des millions de nouveaux esclaves dans la partie envahie de la Russie. La Russie, à son tour, en recrute d'autres soit chez les réfugiés qu'elles abrite soit dans les Etats qu'elle délivre, si l'on peut dire, de la terreur hitlérienne. La marée s'étale de Bucarest à Berlin-Est. Les criminels politiques passent un mauvais quart d'heure. Et beaucoup d'innocents aussi. La soviétisation des Balkans et de l'Europe Orientale accompagne la victoire des Alliés. Mais un grand espoir se fait jour, qu'un des personnages formule en ces termes :

"Pour les millions d'hommes des territoires occupés par les Soviets, l'Occident représente une seconde chance. C'est une terre d'asile. Remercions le ciel de nous avoir accordé cette seconde chance qu'est la terre de l'Occident."

A ce discours prometteur, le docteur Panglos n'ajouterait que ces mots : "Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes". Mais de même que dans le petit chef-d'œuvre de Voltaire la rengaine optimiste du Mentor de Candide est chaque fois démentie

par un nouveau drame, de même, dans le livre de Gheorghiu, les choses ne s'arrangent un instant que pour être aussitôt suivies d'une catastrophe.

Tel est le destin des nombreux parias qui, ayant cru franchir le rideau de fer dans la bonne direction, c'est-à-dire vers le bonheur occidental, vers la liberté, vers le respect de la dignité humaine et l'idéal des démocraties, nous sont cependant montrés, dans "La Seconde Chance", sur des chemins qui conduisent les uns à la mort, les autres à la déchéance ou à la folie et tous à la misère, au dégoût, au désespoir. Bref la seconde chance, — c'est-à-dire l'exode, l'exil — est aussi "une chance de seconde main, une chance pareille à un vêtement acheté d'occasion, une chance d'emprunt", nous dit Gheorghiu.

Nous n'entrerons pas dans le détail des affreuses, des lamentables, des multiples aventures qui, au procès de l'Est communiste, ajoutent le procès de l'Occident. L'Europe, la première, n'est pas ménagée. Non seulement on nous dit qu'elle accable les réfugiés sous les coups de ses règlements tracassiers, de son esprit petit-bourgeois et de ses vetos égoïstes, mais encore elle est accusée de les vendre et de se vendre elle-même au nouveau monde. On nous montre son marché d'esclaves où l'Argentine, le Canada, l'Australie viennent acheter la crème de cette malheureuse catégorie d'êtres qu'on appelle pudiquement "les personnes déplacées". On nous fait toucher les plaies, les humiliations de tous les parias dont les plus heureux sont transportés, loin de leur terre natale, dans des milieux où ils s'acclimatent mal, tandis que les autres, pour des raisons diverses — mauvaises dents, claudication légère, insuffisance thoracique, formation plus intellectuelle que manuelle, etc... — sont rejetés inexorablement sur le tas des "rebuts".

A tout cela, rien à redire. Si poussé qu'il soit au noir, le tableau ne manque pas de vérité. Si fort qu'il incline à l'exagération et parfois à l'injustice, le peintre mérite qu'on loue la compassion et le courage avec lesquels il nous émeut en faveur de ses modèles, les victimes des sottises, de la lésine et des duretés d'un monde où la solidarité humaine ne se met pas en quatre.

Nous ne blâmerons pas non plus Gheorghiu de son humeur trop sévère et narquoise à l'égard des Etats-Unis. Il leur reproche en somme de ne comprendre rien à rien, de mépriser le reste du monde, de répandre le désordre sous prétexte d'enseigner le démocratisme aux peuples soumis à leur empire économique. Il leur reproche aussi de rejeter les brebis errantes dans la gueule du loup soviétique et de creuser la tombe d'un idéal qu'ils aspirent pourtant à sauver. "Idéal, que de fautes et parfois quels crimes contre l'homme, sont commis en ton nom." Gheorghiu aurait pu résumer en cette formule ses griefs à l'égard des Américains et de leurs amis, mais sur ce point il suggère plutôt qu'il ne prononce.

* * *

Vous attendez que je juge la valeur littéraire du livre. Eh bien, c'est un livre qu'on lit jusqu'au bout et d'une traite. On est pris, on est emporté comme par un roman d'aventures et, ce qui est mieux, d'aventures qui forcent à réfléchir sur les misères de ce temps, sur la nature et le destin de l'homme, sur les droits, sur les devoirs de l'homme. Chaque page réveille en nous l'instinct d'insoumission au sens noble du terme — c'est-à-dire quoi sinon la conscience ? Chaque épisode nous incite à nous répéter que le dernier mot de la vérité est dans le christianisme, ou dans ce qui lui ressemble, ou dans ce qui procède de lui.

D'où vient cependant qu'à la lecture de ce livre si entraînant malgré son ton lugubre, d'où vient qu'on sent en soi une sorte de méfiance intuitive? D'où vient que la sincérité de Gheorghiu, si adroitement servie par des moyens d'expression que les prophètes des grands tréteaux pourraient lui envier, ne nous émeut qu'en surface, ne parvient jamais à nous bouleverser comme le peut le ton simple, nu, parfois naïf des "Evangiles", par exemple, ou même que le petit livre de l'Allemand Wiechert sur Buchenwald, le petit livre, peu connu d'ailleurs, qui s'intitule "Le Bois des Morts"? Pour ma part — mais d'autres lecteurs de "La Seconde Chance" s'étonnent de mon impression — je me suis constamment senti, en lisant "La Second Chance", dans le même état de malaise qu'au récital d'un pianiste virtuose mais... trop virtuose.

Est-ce faire grief à Gheorghiu d'avoir construit son roman avec maîtrise d'y laisser trop voir sa main d'artifex habile, incroyablement habile à agencer toutes ses mécaniques de précision? Oui, il y a bien un peu de cela. A force d'être fabricant de première classe, Gheorghiu confond l'art avec l'horlogerie. J'ai fait allusion tout à l'heure à ses morceaux de bravoure, à ses outrances, à ses invraisemblances, à ses truquages. Si encore il ne donnait que dans le mauvais goût, on pourrait le lui pardonner comme on pardonne à Verdi. On lui ferait confiance pour l'avenir et l'on attendrait patiemment qu'il se rachât en composant, quand il aura quatre-vingts ans, son "Othello" ou son "Falstaff". Mais le gênant est qu'il semble sacrifier à un dessein secret, à un parti pris combatif les éléments de poésie qu'il porte en lui. Qu'il soit véritable écrivain, je le crois, bien qu'il soit le plus souvent un écrivain de coups de poing à l'estomac, comme dirait Julien Gracq. Je donnerais tous ses effets de style pour quelques petites phrases qui, vers la fin du livre, quand il

nous conduit, dans ses forêts roumaines, chez les insoumis, m'ont fait penser à ce livre admirable, "Les Paysans", du Polonais Ladislas Reymond, un des plus grands et des moins célèbres lauréats du prix Nobel... Oui, j'aime ces petites phrases de Gheorghiu, vers la fin du livre :

"Près de sa cabane, quelque part dans les bois, on entendait un air de flûte. C'était une *doïna*. La *doïna* est un chant mélancolique, un chant comparable à la vie de chaque homme, authentique et un peu triste... C'est le chant de l'homme qui contemple le ciel, qui pense à la mort, à l'amour, à Dieu et à la vie. Tel est le sujet de la *doïna* : l'homme qui pense aux choses essentielles".

A tout cela, Gheorghiu pense et fait penser en maints passages de son livre, mais il y fait penser d'une façon presque artificielle au lieu de nous introduire au cœur des choses et des êtres au moyen de ces deux clefs toutes simples, la vérité et la poésie.

Ce qui gêne encore plus que sa fabrication, puisque fabrication il y a, c'est que cette fabrication prend souvent caractère de falsification. De falsification, comment dirai-je, tendancieuse, calculée, perfide. Sur la scène de sa tragédie aux cent actes divers, on voit trop que les éclairages viennent des projecteurs et non de la lumière du jour. Dans ses manches d'avocat qui s'astreint adroitement à raconter plutôt qu'à plaider, il dérobe des lapins, des pigeons et des souris blanches de prestidigitateur. C'est agaçant. Et c'est inquiétant.

* * *

J'en étais là de mes réflexions quand tout à coup une bombe a éclaté. Les échos en sont parvenus au Caire mais c'est à Paris que l'explosion a fait trembler les vitres de la république des lettres. C'est à Paris en

effet que vit Gheorghiu, ce rescapé de la Roumanie soumise à Moscou et à ce qui s'en suit. A Paris, donc, tout allait bien pour lui depuis le lancement sensationnel de la "Vingt-cinquième heure". On l'avait encensé au cours d'une soirée d'hommage, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, s'il vous plaît. Belle revanche pour un réfugié qui, poursuivi d'abord par les "Rouges", avait été quelque temps interné, ainsi que sa femme, durant quatorze mois, par les libérateurs américains. Les critiques de toute la presse française, hormis les communistes, portaient aux nues son nouvel ouvrage, "La Seconde Chance". Ils saluaient en lui l'homme qui honorait la littérature d'Europe et qui adressait un appel à la conscience universelle contre les crimes du siècle.

Et tout à coup, dans ce concert d'éloges, au début de cette année, des voix s'élevèrent : Gheorghiu le champion du droit, de la démocratie, de la personne humaine, Gheorghiu n'était, révélait-on, qu'un criminel de guerre. Tout simplement les preuves de son imposture étaient signés de son propre nom. Elles consistaient en deux livres publiés par lui à Bucarest et en langue roumaine, au cours de 1941 et de 1942. L'un des livres s'intitule : "J'ai lutté en Crimée", l'autre : "Les Rives du Dniestr sont en flammes". Et tous les deux avaient apporté plus que des encouragements, des suggestions aux hitlériens de Roumanie, sous le règne de la Garde de Fer, au temps des horreurs que le même Gheorghiu, dix ans plus tard, a réprouvées noblement dans "La Vingt-cinquième heure" et dans "La Seconde Chance".

Voilà donc Gheorghiu transformé à son tour en personnage de roman, en personnage qu'on pourrait surnommer "le faux Don Quichotte démasqué", "le pécheur devenu justicier" ou "le diable qui s'est fait ermite". Adieu le Saint Georges terrassant de son stylo-glaive les dragons de l'injustice et de la cruauté.

On ne va pas jusqu'à nous dire qu'il ait été directement un pourvoyeur des camps de la mort et des chambres à gaz, mais on nous le présente bel et bien comme complice, au moins moralement, des fascistes, des bourreaux et des assassins galonnés. Complice parce qu'il a tenu à aller se battre contre les Russes en Crimée. Complice parce que, dans "Les Rives du Dniestr sont en flammes", il a accusé les Juifs d'avoir incendié ces parages et écrit que la mort lui paraissait pour eux "un châtement par trop clément."

Donc, anticommunisme et antisémitisme génocide.

Voyons le premier chef d'accusation. Il est indéniable. Gheorghiu s'est volontairement battu en Crimée contre les Russes. Il continue à les combattre par la plume, nous l'avons vu tout à l'heure. La majorité des Occidentaux les combat aussi. Les Américains encore plus. Donc, Gheorghiu est un agent des Américains, disent et écrivent les communistes de Paris et d'ailleurs. Il est un agent des Américains comme le Kravchenko de "J'ai choisi la liberté" et le Koestler du "Zéro et l'infini".

Cela paraît un peu vite dit. Il a été souligné plus haut que, dans son livre, cet ancien prisonnier d'un camp de concentration américain ne leur ménage ni les critiques ni les railleries. En vérité la perspective d'un empire mondial des Etats-Unis ne semble pas le séduire. On sent bien qu'il tolérerait plus aisément le règne de Washington que celui des Soviets car le premier lui laisserait évidemment la vie sauve et ne lui refuserait pas les libertés fondamentales; mais il n'aime pas la symphonie biscornue du nouveau monde et, tout en raillant ou maudissant l'homme communiste, il se montre à son endroit relativement compréhensif, il fait de Boris Bodnariuk un personnage dur mais pur, sympathique par divers côtés. Gheorghiu semble même admettre que la société communiste, avec sa

terrible mais fraternelle conception de la vie grégaire, tendue vers l'avènement d'un monde meilleur, procure à ses membres plus de raisons de vivre qu'une société bourgeoise vidée de substance religieuse. Bref, en dépit de son anticommunisme, Gheorghiu nuit peut-être moins au communisme qu'il ne l'a voulu lui-même et moins que ne le croient les communistes.

Le deuxième chef d'accusation — antisémitisme — est lié au premier. Si Gheorghiu a dénoncé, haï, vilipendé les Juifs c'est avant tout, d'après ce qu'il dit dans son livre de 1941, parce qu'il a donné dans le slogan hitlérien : "Les Juifs alliés des communistes". Il n'y allait pas de main morte. Ecoutez plutôt :

"Tous les juifs, des enfants aux vieillards de 80 ans, faisaient de l'espionnage pour le compte des bolchéviks.

"Juifs aux papillotes à la mode galicienne, femmes juives de toutes les catégories sociales, enfants couverts de taches de rousseur et aux oreilles décollées, tous portaient, nuit et jour, à l'ennemi, des renseignements concernant les positions de nos troupes.

"Il a fallu que l'on prenne des mesures radicales et que l'on évacue du voisinage du front tous les juifs, sans distinction de sexe, d'âge ou de catégorie sociale.

"Leur présence à proximité du front est plus dangereuse que la dynamite.

"Les voici maintenant, ces ennemis mortels de notre pays et de notre peuple, amenés en convoi au nord de la Bessarabie." (Pages 113-114).

On ne sait pas trop comment ces arguments peuvent se concilier avec l'autre slogan : "le capitalisme juif international, ennemi juré du communisme" et l'on se demande dans ces conditions comment ne s'est pas encore produite une guerre civile mondiale entre les juifs. Il faut croire que malgré les divergences qui doivent certainement séparer, chez eux, les riches des

pauvres et les marxistes des traditionnalistes, les Israélites souvent nous donnent l'exemple du minimum d'union nécessaire à la permanence d'un peuple, même et surtout quand ce peuple est dispersé. En tout cas remarquons en passant que Gheorghiu, au cours d'un chapitre qui nous conduit en Israël, nous présente le bon comme le mauvais et nous montre que cet Etat à la fois théocratique et socialement avancé semble invivable à tel de ses citoyens, mais procure au moins l'illusion du bonheur à d'autres.

Je dis l'illusion, parce que Gheorghiu, c'est là son idée maîtresse, ne croit aux chances de bonheur pour personne, dans aucun pays. Je veux dire dans aucun pays du monde actuel. Il suggère d'une façon un peu accidentelle peut-être mais explicite, qu'il manque à notre univers la présence de Dieu. Ce n'est pas Dieu qu'il en accuse, mais les hommes. Les hommes qui partout et dans des formes rudes ou atténuées et hypocrites, ont banni non seulement le respect de la personne humaine, les libertés vitales, la volonté de solidarité active, mais encore le plus élémentaire sentiment de pitié.

Tel est son message, comme on dit. Qu'il s'apparente au "Sermon sur la Montagne", qu'il enrobe des préoccupations politiques, qu'il constitue un roman à thèse, c'est vrai et probablement ce dernier point en compromet gravement la valeur artistique. Mais enfin on ne condamne pas un homme parce qu'il sacrifie l'art à la volonté de servir. Tout ce que contient d'arbitraire et de faux "La Seconde Chance" ne peut rien contre le fait que Gheorghiu, s'il veut vraiment conduire les hommes à la justice et à l'amour, entreprend là une généreuse action.

Peut-être n'a-t-il voulu que se blanchir, effacer sinon la trace du moins l'effet de ses péchés antérieurs contre l'homme ? A cette question sa conscience seule

peut répondre. Les mauvais indices que j'ai cru dépister dans son livre ne fournissent pas de preuves formelles, ils suggèrent seulement des présomptions défavorables. On peut voir en lui surtout un batailleur mécontent de tout et de tout le monde, une espèce d'Alceste brouillon, un anarchiste qui n'ayant pas la tête politique au sens platonicien du terme, risque de faire beaucoup de mal — et il en fait.

Pour ma part, rien ne me fera passer remission sur son passé. Certaines erreurs, même quand elles ont l'excuse du patriotisme, ne méritent guère le bénéfice des circonstances atténuantes. Les seules erreurs inexpiables sont celles qui nous associent, ne serait-ce que de loin, à des persécutions contre nos semblables, quelles que soient leur race et leur religion. Absoudre le criminel et son complice même indirect ce serait absoudre le crime. La remarque vaut pour le communiste et pour l'anticommuniste, pour le Juif et pour l'antijuif. Elle vaut pour le bourreau comme pour le condamné, elle vaut pour quiconque tue ou fait tuer, pour quiconque fait souffrir, pour quiconque humilie, pour quiconque, en offensant un homme, s'offense lui-même et renie Dieu.

On croirait plus parfaitement à la parfaite rédemption de Gheorghiu s'il avait répudié son comportement passé. Il a plutôt essayé, semble-t-il, de le cacher. Donc nous le condamnons ? Un prêtre qui l'entendrait en confession — et c'est peut-être fait déjà, qui sait ? — un prêtre l'absoudrait. Nul besoin pour cela d'un *mea culpa* public. Ces sortes d'affaires se règlent entre l'homme et Dieu ou entre l'homme et soi-même, ce qui veut dire à peu près la même chose, finalement.

Pour nous, qui ne sommes pas admis dans les secrets d'une conscience, que pouvons-nous conclure ? Rien de plus que ceci : Gheorghiu a commis dans le passé une mauvaise action. Nous ne sommes pas en

état d'en mesurer exactement l'étendue. Nous ne connaissons que des fragments traduits de ses deux livres réprouvés et nous ignorons absolument les effets pratiques de l'un et l'autre ouvrage. Durant la deuxième partie de sa vie, Gheorghiu a publié deux autres livres qui, en dépit de nos réserves, nous paraissent plus bienfaisants que nuisibles.

Donc, nous acquittons ? Pas davantage. Il faudrait en vérité un supplément d'enquête. C'est fort difficile, surtout au Caire où nous sommes loin des pièces à conviction. Nous demeurons dans le doute. Dans le doute sinon quant aux actes du moins quant aux intentions. L'enfer en est pavé de bonnes, le paradis n'en est point pavé de mauvaises. Entre les deux il y a le Purgatoire. On intercède aussi pour les âmes du Purgatoire. Les âmes sont les âmes. Il arrive que, longtemps déviées de leur route, elles la découvrent enfin. Sinon la vie ne serait pas tenable. Elle ne produirait pas les vertus compensatrices qui en rachètent les laideurs et les cruautés.

Ce dont on peut être sûr, cependant, c'est que tout ce qui vient d'être dit là, Gheorghiu le contresignerait, car c'est en somme à peu près ce qu'il a écrit dans "La Seconde Chance". Et de cela nous devons lui tenir compte.

RAYMOND MILLET

UN PIONNIER DE la Poésie Arabe Moderne

Au début du second tiers du XXème siècle, deux écoles poétiques étaient en lutte en Egypte; l'une ayant à sa tête Chawky, Hafez et leurs disciples, l'autre, Choukry, El Mazny et El Akkad. La première école suivait les principes de la vieille versification et demeurait l'esclave de la musicalité du vers. Le seconde accordait une place de premier plan à l'idée et à l'expression. Aucune de ces écoles n'avait de sympathie pour l'autre (1).

Par suite de cette rivalité une troisième école vit le jour qui s'inspira de la poésie de Khalil Moutran. Cette école fut dirigée vers la fin de 1932 par un poète de grand talent, le Dr. Ahmed Zaki Abou Chadi, qui sut réunir autour de lui une pléiade de poètes distingués qui ont influencé leur époque par de nouvelles tendances en poésie. On peut citer *Les folies du printemps* d'Abou Chadi, suivi par *La Source* et *Sur les vagues* et un recueil intitulé *Derrière les nuages* du regretté Dr. Ibrahim Nagui, d'El Serafi il ne faut pas oublier *Les chansons perdues*, le recueil de Saleh Gawdat et l'œuvre de Moukhtar El Wakil *La barque des rêves*. Tous ces livres sont d'ailleurs préfacés par le Dr. Abou Chadi qui étudie les qualités de ces vers nouveaux.

(1) NDLR.— Sur l'histoire du mouvement littéraire se reporter à notre numéro spécial *Cinquante ans de Littérature Egyptienne*. Il va sans dire que notre excellent collaborateur Moustapha Abdel Latif el Seherty, un des meilleurs critiques littéraires égyptiens au demeurant, est seul responsable des faits et opinions rapportés dans cet article.

Ce grand animateur créa pour la poésie moderne une revue, *Apollo*, et il fonda également pour servir les muses la *Société d'Apollo*. Cette revue était comme le champ expérimental de la nouvelle poésie et attirait les poètes qui avaient quelque chose à dire. La Société fut leur lieu d'élection, durant ses trois années d'existence, grâce à la direction éclairée de son créateur, à ses idées mûres, à son désir de coopération et à sa foi dans les possibilités profondes que recèle la nature humaine. Personne ne saurait nier l'importance de cet innovateur dans le domaine de la poésie. Tous les poètes, qu'ils soient jeunes ou vieux, reconnaissent son influence sur la phrase poétique. Les horizons poétiques d'Abou Chadi sont très étendus; ils vont de la poésie descriptive ou imaginative, à la description des états d'âme, ils s'étendent à la mystique et à la philosophie. Ceux qui ont été en rapport avec lui ou ceux qui ont approfondi l'étude de ses œuvres reconnaissent à Abou Chadi le titre de Maître; tous ont apprécié les expressions nouvelles qu'il a apportées, ses images originales, ses idées neuves. Ils se sont rapprochés de son œuvre consciemment ou inconsciemment, lui ayant tout pris; mais certains hommes de lettres l'ont non seulement oublié, mais ont semé des embûches à ses œuvres littéraires. Il est vrai que toute tentative de renouvellement est vouée à ces sortes de difficultés. Le message de ce poète a rencontré de nombreux adversaires. Cependant de nombreux hommes de lettres reconnaissent la valeur de ce novateur et ne sont pas ingrats à son égard; hélas, ce n'est qu'une minorité parmi lesquels on compte El Guidaoui, El Chayeb, Moharam, El Chaby, Abdel Messih Haddad, Nagui, Radouan, Wadie Falastine, El Serafi, El Bahraoui, Adham. Ces écrivains lui ont été fidèles et ils lui ont consacré des études longues et courtes.

Dernièrement M. Mohamed Abdel Moneim Khafagua, professeur à la Faculté de Langue Arabe, vient de faire paraître un livre qui porte ce titre : *Un pionnier de la poésie moderne*. Dans cet ouvrage il décrit tour à tour Abou Chadi comme un poète lyrique et mystique, comme philosophe, homme de la nature et ardent patriote. Le professeur Khafagua traite de sa facilité verbale comme de sa réaction intelligente à l'évolution de la pensée contemporaine.

Après l'étude de l'œuvre d'Abou Chadi on se rend rapidement compte comment le poète romantique qu'il était dans sa jeunesse est devenu mystique, socialisant et humanitaire dans son âge mûr, alors qu'aujourd'hui sa poésie se tourne vers la réalité et le progrès.

Sa tendance romantique est évidemment sensible dans ses poésies lyriques : celles où il décrit la nature, celles où il parle des sentiments de son âme; on peut en juger par ces vers pris dans son poème *Cœur éternel* tiré de son recueil *Du Ciel* :

*A Dieu ne plaise, mon amie, que mes cheveux blancs
n'indisposent ton cœur
Ma faute à ton égard consiste à soupirer, mais
est-ce vraiment un faute?*

Son poème *La lumière de l'enfer* est un bel exemple de son amour pour la Nature, à qui il dit :

*En toi j'ai trouvé le compagnon le meilleur et l'être
aimé,
Le temps est dur et il aggrave ma souffrance
Tu es une mère tendre, tu es une confidente,
Reste fidèle, ne me trahis point d'une manière
ignominieuse...*

La veine romantique se retrouve également dans un poème de caractère tout personnel, *Le rêve de demain*, tiré de son recueil *Le retour du berger*,

*Ma vie n'est que fatigues et chagrin
Je pleure et ris
Ah! rien ne vaut que le rire d'un marin joyeux ...*

La tendance mystique et philosophique se manifeste dans son poème *La route triste*, que nous puisons au recueil *Sur les vagues* :

*O triste route que le monde pour un homme comme
moi,
Partie de cet univers je le refuse qui repose sur la
corruption!
Des chants, de la lumière, de sa pureté magique,
de son vin
Je tire mon être et ma joie!*

Ou encore dans *Patrie et Humanité* :

*Est-il possible que la Patrie attire les créatures
vers une apothéose sacrée
Alors que Dieu ni l'Humanité ne peuvent les trans-
muer ?*

*Dieu est immanent dans l'Univers qui n'est que son
image
Comment donc la Patrie pourrait être au-dessus du
divin?*

Enfin ses conceptions progressistes et libres s'expriment dans son poème *Le deuil du coton* :

*O peuple réveille-toi et réclame tes droits !
La soumission est mortelle !
Si tu te tais, tu ne renaîtras pas*

*Et aucun vivant ne te restera fidèle
Si tu acceptes une seule fois d'être esclave
Tu seras subjugué par des maîtres
Et tes mains garderont la marque des liens.*

Le livre du Professeur Khafagua est rempli d'exemples tirés de l'œuvre du poète. Il cite également des vers inspirés par les tendances nouvelles d'Abou Chadi, tendances dont il a donné de nombreux exemples ces dernières années et qui se manifestent notamment dans son poème *Le rhinocéros*. Ces vers étaient des attaques contre l'ancien régime. L'auteur qui lui-même a publié de nombreux recueils, nous montre aussi comment Abou Chadi s'est adressé aux hommes de la renaissance actuelle, comment il les a mis en garde contre les flatteurs et les hypocrites leur demandant de se rapprocher plutôt des penseurs, des savants et des hommes libres. L'un des plus brillants poèmes d'Abou Chadi dans cet ordre est celui qui porte le titre *L'opportunisme* dans lequel il met en scène l'opportuniste sous ses différentes formes et nous fait assister à ses transformations :

*Tourne-toi de tous côtés, retourne-toi,
Colore-toi diversement ô image du caméléon !*

Il revient d'ailleurs dans son attaque contre les opportunistes dans un autre poème au titre significatif : *N'aie pas honte*. Si l'on compte dans ses recueils les poèmes qui traitent de ce même sujet, on en trouverait beaucoup qui sont des modèles de versification et qui font non seulement honneur à la poésie égyptienne mais à celle de tout l'Orient contemporain.

* * *

Qu'il me soit permis maintenant d'évoquer un certain nombre de souvenirs qui jetteront quelques

lueurs sur la personnalité littéraire d'Abou Chadi et sur son caractère.

La première fois que je le vis, ce fut au printemps 1934, dans une réunion de la *Société d'Apollo*, dans une maison de caractère romantique mais assez modeste. Elle se trouvait près du mausolée de Sayeda Zeinab. C'était en quelque sorte un cercle littéraire pour lui et ses amis; il y avait là, aussi, un coin réservé à sa modeste imprimerie dans laquelle il éditait sa revue, ses œuvres et celles de ses disciples. J'étais très heureux de rencontrer cet homme qui m'a intéressé tout de suite par sa conversation fructueuse dans laquelle passait une certaine ironie mordante, j'étais attiré par son visage qui dénotait une âme noble. Rien qu'en regardant ses yeux purs j'ai compris la beauté de son existence droite et la sérénité de son âme. Ses yeux bleux avaient la limpidité de l'océan. Depuis ce jour nous fûmes très proches l'un de l'autre.

A cette époque de nombreux jeunes poètes fréquentaient ce cercle, et grâce à lui je pus les connaître. Il s'occupait de la correction de leurs épreuves et en même temps il suivait attentivement la conversation. Il ne manqua pas lors de cette première rencontre de me murmurer à l'oreille les qualités de chacun d'eux. J'ai compris combien cet homme avait l'esprit démocrate, combien il était modeste, il savait faire régner la paix et l'harmonie entre ceux qui fréquentaient son cercle. J'avais à peine quitté la compagnie que je me récitais ce vers que le poète avait pris comme devise de sa vie, et qui est une description exacte de son état d'âme :

*Les gens s'entretuent, le temps se moque d'eux,
et tous ressemblent à des blessés sans personne qui
panse leurs blessures.*

Je suis revenu dans mon petit village que j'aime tant et ayant à l'esprit ce petit coin du cercle où se

trouvait Abou Chadi, je me mis à penser à ce front proéminent, à ces yeux limpides, à ce menton volontaire, à ces nerfs si calmes. Une lettre suivait l'autre, elles se faisaient remarquer par la clarté de sa phrase arabe. Dès que je la pliais, je me rendais compte qu'elle contenait les pensées les plus solides et montrait la logique de son esprit et sa fine psychologie. Par la suite, j'ai appris qu'Abou Chadi envoyait des dizaines d'exemplaires de ses œuvres à ses amis et à ses admirateurs à travers le pays. Je ne pense pas connaître un homme de lettres en Orient ou en Occident qui ait envoyé autant de livres. Il n'y a pas de doute que ses envois doivent former de gros volumes qui sont les témoins de sa vie, de ses idées littéraires, de ses jugements concernant ses contemporains et des vérités sur le milieu littéraire arabe et ce qui s'y passe.

Je n'oublierais jamais la visite que me fit un jour Abou Chadi dans mon petit village. Ce fut une visite rapide qui ne dura même pas un jour mais elle me permit de constater une qualité importante de son art, l'observation. Je vis qu'il regardait tout ce qui se trouvait autour de lui et qui était digne d'intérêt. Dans le court espace de temps qu'il passa dans notre compagnie il enrichit la littérature de quatre poèmes, qu'il composa séance tenante. Je me souviens qu'assis dans mon petit jardin de Dahtoura il fut touché par ce qu'il y vit et en particulier par les corbeaux et par les vieux palmiers. Il sortit sa plume et composa deux poèmes : *Le corbeau* et *Le vieux palmier*. Ils font partie actuellement de son recueil *Sur les vagues*, publié en 1935. J'étais en admiration devant cette sensibilité exaltée qui se manifestait par une tendance très prononcée à se dépeindre. J'ai songé aussitôt à ces deux grands poètes Ebn El Roumi et El Meari.

Ceux qui ont suivi Abou Chadi dans ses promenades ont pu remarquer la spontanéité avec laquelle il écrivait;

c'est d'ailleurs de cette façon qu'il composa son poème sur *La crue du Nil*, qu'il écrivit un jour qu'il se trouvait au Casino des Pigeons. Son *Paradis des abeilles*, long poème de cent trente vers, a été composé avant que je ne connaisse le poète, alors qu'il se trouvait chez un de ses amis apiculteur.

J'ai plus d'une fois rencontré Abou Chadi dans son cercle et aussi dans sa demeure à Mataria. Je n'ai jamais connu un esprit aussi complet que le sien, un cœur aussi généreux, une volonté aussi ferme, une culture aussi étendue et une fidélité comparable à la sienne. Il avait une grande foi en la valeur du temps : terminant sa tâche comme fonctionnaire il se rendait aussitôt à son cercle littéraire et il restait là-bas jusqu'au coucher du soleil, attelé à ses travaux.

Au crépuscule, il se rendait chez lui en compagnie de quelques amis et portant quelques livres. Ils parlaient de littérature et d'hommes de lettres. En devisant Abou Chadi faisait de grandes gestes avec sa main gauche, comme s'il ramait sur un fleuve profond, et cela durait jusqu'au moment où il arrivait chez lui. Il adressait quelques mots à sa petite famille puis il se rendait dans sa bibliothèque, choisissait un volume avec lequel il passait la nuit. C'était son compagnon alors que tout le monde dans la maison dormait. Que de fois sa femme se levait et le trouvait en train de lire et de travailler, plongé dans une profonde méditation. Elle se rendait dans sa chambre et éteignait la lumière et il allait se coucher dans l'obscurité, à la lueur de ses rêves... C'est à cette femme, qu'il a épousée alors qu'il se trouvait en Angleterre, qu'il doit une grande partie de sa félicité au foyer.

C'était une véritable maîtresse de maison et elle était pour lui comme une sœur. Elle appliquait ses idées au sujet de l'élevage des volailles, et dans son

poème *La Maison*, on trouve la description complète de son paradis en miniature :

*Ma maison est mon paradis
 Tout ce qui s'y trouve m'est cher
 Tout en elle est agréable à mon cœur
 Tout se montre caressant à mon égard :
 La fleur souriante, l'herbe,
 L'eau qui court sur les cailloux
 Les oiseaux qui voltigent
 Et ce chien qui joue comme une perdrix
 Et toute lumière, toute ombre, toute voix
 Et chaque silence profond...*

Ses occupations gouvernementales l'obligèrent à quitter le Caire pour Alexandrie en 1935. Il dit adieu à la capitale, en laissant un héritage littéraire déjà important et ses chers souvenirs de Mataria, sa demeure romantique, ses champs et ses palmiers, sa douce lune et son canal enchanteur, sa route inspiratrice. Tous ces souvenirs se retrouvent dans son recueil *Le miroir profond. Sur les bords du canal, Sur cette route triste et Dans la banlieue de Mataria* sont des poèmes empreints de mysticisme.

Abou Chadi fut obligé de quitter ses amis, il transféra son imprimerie et sa revue à Alexandrie. Certaines de ces connaissances lui demandèrent à cette époque de cesser la publication de ces revues qui lui coûtaient fort cher et d'abandonner l'imprimerie. Il écoutait leurs plaintes d'une oreille tandis que son cœur se refusait à prendre cette décision. Il répondait alors : "Comment abandonner mes enfants et jeter mon fusil ?" Il voulait faire allusion à son imprimerie, qui lui servait à se défendre contre les littérateurs rétrogrades. Une fois installé, il fit paraître ses revues *En avant* et *Le royaume des abeilles*, puis une nouvelle revue destinée uniquement à ses œuvres, *Ma littérature*.

Il poursuivit son travail de la même manière qu'il le faisait au Caire; autour de lui la jeunesse intellectuelle d'Alexandrie s'était réunie, il y avait Al Choubachi, Nachar, Osman Helmy, Moustapha Sobhy, le regretté Khalil Chaiboub, Al Bahraoui, El Gehni et d'autres encore. Son travail terminé, il rentrait dans sa somptueuse et calme demeure, il bavardait avec sa fille Safaia, il taquinait son fils Hadie et regardait avec amour son dernier né Zaki, en train de jouer. Le soir venu il se rendait dans son bureau où il passait son temps en compagnie de savants et de poètes. C'est ainsi que s'écoulait la vie d'Abou Chadi; quant à ses moments de loisirs il se rendait chez un de ses amis apiculteur dans la région d'Alexandrie, où en compagnie d'autres apiculteurs, il discutait de questions techniques, et ses avis étaient écoutés car il était spécialiste en la matière. Il est bon de remarquer que durant ses cinq premières années de séjour à Alexandrie il diminua considérablement son activité littéraire, il ne fit paraître que sa revue *En avant* et *Ma littérature* car il fut combattu par les tenants des idées rétrogrades, lui, qui avait des vues avancées.

Il fut à ce point dégoûté par toutes sortes d'attaques que, pendant un certain temps, il cessa d'écrire en arabe et il composa en anglais, *At Random*, un livre dans lequel il évoque une humanité scientifique, où les difficultés sociales auraient été réglées scientifiquement. Son premier article concerne le contrôle des naissances et l'amélioration de la race; il traite ensuite du rôle de la femme dans la vie sociale, de la véritable démocratie et d'autres sujets importants qu'il a abordés avec un esprit libéré. Abou Chadi revint de nouveau, bien entendu, à la langue arabe, et, en 1942, il fit paraître son livre *Le retour du berger*. On y trouve certains poèmes qui constituent une révolte contre les usages en cours, en particulier *Le deuil du coton*. Dans ces

poèmes on trouve peu de vers révolutionnaires, d'ailleurs, car ils ne pouvaient aller de pair avec le régime précédent. On a quelques exemples de ces vers dans son poème *Les morts dispersés* qu'il a publié dans son recueil *Du Ciel*. Je ne dois pas oublier qu'Abou Chadi, après avoir interrompu la parution de sa revue *Apollo* fut obligé, en 1937, de cesser la publication d'*En avant*.

En 1942, au moment où il fut nommé professeur de bactériologie et Vice-Doyen de la Faculté d'Alexandrie ses amis avaient cru que sa vie allait enfin être tranquille. Mais il ne trouva pas la paix dans son poste. Il résolut de tout abandonner, malgré les difficultés qu'il envisageait. Avant sa démission, je lui avais rendu visite dans sa demeure d'Alexandrie. Il me parla de sa résolution, qui me surprit et surtout m'attrista beaucoup. Je revins en arrière et je songeai à ce paradis ou depuis des années Abou Chadi avait l'habitude de travailler, dans son vieux fauteuil, à ses revues *Ma littérature* et *Le royaume des abeilles*, qu'il publiait lui-même et qui étaient aimées des hommes de lettres et des artistes, à cause des souvenirs qui s'y rattachaient. Le poète avait compris mes hésitations, mais regardant le ciel avec ses yeux si l'impides, tristement il me dit :

“Le temps est beau, et le port d'Alexandrie est adorable ! J'aime cette ville, mais que dois-je faire ? J'ai détesté la corruption, je veux vivre dans une atmosphère pure et j'ai pris mes dispositions !”

Il mit à exécution son projet, après avoir pensé et préparé le tout ; il partit sans avoir averti qui que ce soit, car il n'aimait pas les larmes versées au moment des adieux. Hélas, avant son départ sa femme devait mourir. Il l'a chantée en d'admirables vers. Abou Chadi quitta Alexandrie, abandonnant son poste à l'Université, laissant derrière lui un lourd héritage littéraire, un héritage dont l'inspiration est dans ces

mots : fidélité, droiture, honneur. Son héritage spirituel le rapproche du mysticisme et son héritage humanitaire a pour base le pardon et l'amour, loin des querelles de partis.

Ce que fit cet homme dans son exil, Khafagua nous le dit dans son ouvrage *Le chef de file de la poésie arabe contemporaine*. Il nous cite de nombreux exemples de son œuvre poétique, exemples sans précédents dans la littérature arabe. Abdel Messih Haddad, dans son article *Le poète révolté: Ahmed Zaki Abou Chadi*, semble partager les vues de Khafagua. Il écrit notamment:

“Il est venu et il a redonné la vie à un mort, il nous parle de cette patrie où a paru depuis un certain temps la renaissance de la littérature, en disant que les nations et les patries disparaissent alors que le pays de la littérature ne disparaît jamais, elle ne se transforme pas, car la véritable littérature est éternelle, et c'est ce qui est le plus cher au cœur.”

“Il était à peine installé à New-York qu'il publia son recueil de poèmes *Du ciel*; il composa de nombreux articles pour des revues arabes et il créa une association à qui il donna le titre de *Minerve*, et qui se réunit une fois par mois. De nombreux orientalistes et savants se sont joints à lui. Au cours de leurs réunions des conférences sont faites traitant en majeure partie de la littérature arabe et de sa philosophie. Jusqu'en 1952 Abou Chadi avait écrit deux gros recueils de vers demeurés encore manuscrits”. Qu'on me pardonne ces quelques souvenirs sur cet homme étrange en qui la science, la littérature, l'art se sont réunis et comme unifiés. Les différentes étapes de sa vie littéraire démontrent suffisamment qu'Abou Chadi est un homme qui a droit avec juste raison au titre de “pionnier de la littérature égyptienne moderne”.

Réflexions sur la Critique

Le centenaire de la naissance de Jules Lemaître, qui vient d'avoir lieu, suscite dans l'opinion, — j'allais dire à son insu — une quantité de réflexions qui, (chose somme toute plutôt rare), le concernent personnellement assez peu, tout en étant, en revanche, d'un très grand intérêt général.

Je prie mon lecteur de croire que je n'ai ici nulle arrière-pensée de dénigrement. L'homme était de ceux qui, malgré toutes les réserves qu'on peut faire à maint point de vue, forcent l'estime par leur droiture, leur probité intellectuelle, leur courtoisie et leur indiscutable sincérité. S'il pouvait assister à l'actuelle comédie littéraire, il est probable que son étonnement irait parfois jusqu'à la stupeur, et même jusqu'à l'indignation. Nous sommes devenus si entiers, si partiiaux, si durs ! Non seulement nous avons perdu ce dilettantisme qui rachetait sa légèreté par tant de grâce et de volonté de bon accueil, mais encore ce dilettantisme, nous n'avons pas assez de termes fâcheux pour le disqualifier. Pour un peu, nous y verrions un péché contre le Saint-Esprit. Ah ! oui, Jules Lemaître n'en reviendrait pas du spectacle qu'il aurait sous les yeux.

Tous ces mérites, qui sont réels, restent malgré tout si je puis dire négatifs. Car l'honnêteté et la bonne volonté ne sauraient donner à quelqu'un, s'il en manque, ce double génie de découverte et de perspicacité faute de quoi l'homme le plus fin et le plus lettré ne saurait accéder à la véritable grandeur. Et si Jules Lemaître resta si longtemps oublié, c'est sans doute par réaction contre l'excès de popularité dont il jouit de son vivant.

Ces deux attitudes sont d'ailleurs également injustes, à l'égard d'un écrivain qui mérite une appréciation plus modérée.

Mais encore une fois, ce n'est pas précisément de lui que je veux parler aujourd'hui. Je laisse à d'autres ce soin. Ce que je voudrais expliquer c'est l'importance du rôle qu'il a joué, malgré lui certes et sans s'en douter : simplement parce qu'il s'est trouvé à un tournant de l'histoire littéraire et que, du seul fait d'une œuvre accomplie pour le seul plaisir de l'entreprendre, il a imprimé au courant une direction nouvelle.

Il succédait à une génération dogmatique et même autoritaire, pour qui les œuvres de l'esprit devaient obéir à des règles édictées depuis des siècles et n'étaient valables qu'à cette condition. Appliquant la méthode opposée, il tenta de ne les juger qu'en fonction de la sensibilité des lecteurs. Il lança, si j'ose dire, la critique subjective et impressionniste.

Je crois, et je prétends, que nous n'avons pas cessé depuis d'utiliser cette méthode. Malgré les efforts pour remonter le courant de quelques esprits rigides ou grincheux, l'autre critique, celle des Lanson, des Faguet, des Brunetière n'a pu retrouver son prestige. Et, chose amusante, (et qui prouve bien l'étonnant et l'imprévisible arbitraire qui règne en ce domaine), ce sont les professeurs, c'est-à-dire les gens qui, par définition, devraient rester attachés aux notions de la règle et de l'autorité, ce sont eux qui se sont lancés avec le plus d'ardeur dans la voie que ce professeur en rupture de ban leur avait ouverte. L'exemple le plus saisissant et le plus probant nous en est fourni par cet Albert Thibaudet dont la prodigieuse culture ne semblait exister que pour donner une base solide (quoique presque indiscernable) aux étonnantes voltiges, aux parades funambulesques, d'une critique qui mélangeait à plaisir l'ancien et le moderne, le sérieux et le grave, le bon et le moins bon, avec un

détachement que l'on aurait voulu philosophique mais dont on était bien obligé d'avouer, et souvent, qu'il était surtout une parfaite indifférence. Ce diable d'homme comprenait tout, et l'expliquait admirablement, mais toujours comme s'il en désignait d'avance ce dont l'opinion s'apercevrait hélas! plus tard: c'est-à-dire la fragilité, l'insignifiance foncière. Il jouait avec les idées, avec les croyances, avec les doctrines, avec les théories. Toute la production littéraire, de Xénophon jusqu'à nos jours, n'était pour lui que prétexte à ces jeux, qui d'ailleurs nous émerveillaient par leur virtuosité.

Si je dis qu'il a fait école, je sais que j'étonnerai beaucoup de gens. Car, au premier abord, il semble que cette facilité qui a été offerte depuis Lemaître et surtout Thibaudet aux jeunes universitaires d'entrer dans les postes où l'on exerce le magistère de la Critique, ait eu pour résultat que nombre d'entre eux, à cause de ce qu'il y a de strict et de sévère dans leur formation, soient tentés de faire de la Critique où le dogmatisme l'emporte sur la fantaisie, la règle générale sur les variations de la sensibilité individuelle.

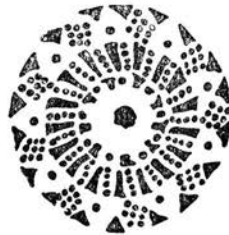
Mais c'est là une conclusion qui ne résiste pas à l'examen. Si l'on avait la patience de prendre chaque cas particulier, on s'apercevrait que les plus rigides, les plus irréductibles, les plus attachés aux principes sont, au fond, des subjectifs qui s'ignorent ou veulent s'ignorer. En effet, pour la grande majorité de ces aristarques, les principes, les dogmes et les idées qu'ils défendent *ne sont pas d'ordre littéraire*. Ils sont, plus ou moins sournoisement, politiques, moraux, sociologiques, religieux, tout ce que vous voudrez, mais jamais purement littéraires. Pour ces nouveaux-venus de la Critique, la littérature n'existe que pour servir un idéal quelconque, et on ne la prend au sérieux que si elle le sert (ou l'attaque, ce qui revient finalement au

même). Le seul crime, la seule faute, c'est le désintéressement. Dire de quelqu'un qu'il fait "de l'art pour l'art" constitue l'injure la plus grave.

Ai-je besoin de dire qu'une telle conception des choses est à l'antipode absolu de l'objectivisme dont elle se prétend inspirée? En effet, elle ne reflète que les tendances affectives d'un écrivain. Car c'est toujours pour des raisons personnelles, sentimentales, nerveuses même, que l'on s'attache à une doctrine, à une idée, à une règle. Et la preuve *a contrario* c'est qu'on les défend avec toutes les ressources de l'éloquence passionnelle.

Ne soyons donc pas dupes des artifices par lesquels on tente de donner un aspect rationnel à ces commentaires. La vraie Critique est toujours subjective. Mais comment, dans ce cas, ne préférons-nous pas celle qui l'est loyalement, et n'entend juger les Œuvres de l'esprit qu'en fonction de leur valeur propre et des lois organiques qui sont l'expression authentique de leur création même?

FRANCIS DE MIOMANDRE



Prose Rythmée au Gré du Vent

ELÉGIE

*Petite fille dont les mains calinaient mon enfance,
toi dont la bouche gourmande riait en me voyant,
que de fois ai-je songé à nos furtives absences
quand tu étais la joie unique de mes treize ans.*

*Tes yeux couleur de songe étaient pleins de nuances
et lorsqu'on te donnait des fruits ou des bonbons
tu me les remettais tendrement, en silence,
avec des gestes timides plus doux qu'une chanson.*

*Mais comme il n'est sur terre de sourire qui demeure,
il a fallu qu'un jour je changeasse de chemin
et toi, tu es restée docile comme une fleur
qui attend patiemment l'inévitable destin.*

*Je suis retourné voir la maison du passé
avec son bassin blanc, sous l'arbre rabougri
où l'ombre du banyan semblait nous attendre...
Depuis trente ans mes pas ont cherché à te joindre,
depuis trente ans, j'attends tes gâteaux et tes fruits.*

*Et je me suis assis dans ce jardin radieux
sur le vieux banc de pierre près de la porte close
où je t'ai balbutié mon tout premier aveu
quant la rosée du soir chantait au cœur des roses.*

*Depuis trente ans, je rôde sans avoir retrouvé
les souvenirs heureux des jours ensevelis*

*tandis que sous les branches, les oiseaux de l'été
modulaient tristement leur ivresse infinie.*

*Se peut-il que tu sois moins jolie qu'autrefois?
Y a-t-il quelques fils blancs dans tes cheveux dorés
et quelques fins sillons sur tes paupières de soie?
Comment est la maison qui abrite mon amie?*

*A-t-elle un clair jardin avec un bassin blanc
ou des papillons roses se mirent dans l'eau
quand le soleil d'été se pose comme une main
sur les branches du jasmin où dorment les moineaux?*

*Ton visage me hantait alors comme un refrain
quand les rayons du soir semblaient semer des roses;
Je sentais palpiter le coin de ta bouche close
et il faisait si doux dans le creux de ta main.*

*As-tu quitté un jour la maison de l'enfance
avec le tendre époux que ton père a choisi
pour aller découvrir le doux enchantement
dans un nid de verdure gonflé de poésie?*

*Ta salle à manger donne-t-elle sur un jardin
où des fleurs couleur d'ambre ressemblent à des
dahlias?*

*L'aube claire frémit-elle encore sur ton front;
les oiseaux chantent-ils à l'approche de tes pas?*

*Je songe souvent à toi dans les heures obscures
comme l'on songe à Dieu au moment du danger;
mon cœur meurt voudrait te dire ses blessures
mais devant tes yeux clairs, mon cœur n'ose parler.*

*Si Dieu qui peut tout n'a mis fin à mes jours
qui se traînent lentement comme une colombe blessée,*

*c'est qu'il savait sans doute que tu viendrais un jour
m'apporter le sourire de ta douceur ailée.*

*Puis j'ai vu dans la nuit fuir le vol de mes rêves
avec ta bouche rose comme une rose dans le vent
Car je sais que l'oubli me poursuit de son glaive
mais devant mon amour, l'Oubli est impuissant.*

*Le meilleur de ma vie a glissé de mes doigts.
Peut-être qu'un jour prochain, peut-être que demain
Le Dieu des amoureux aura pitié de moi...
Et mon cœur chantera dans le creux de tes mains.*

*Les arbres s'effeuillaient comme un rêve qui sanglote.
Sur un socle, une statue de granit sommeillait.
Te souviens-tu des heures passées dans notre grotte
Quand le crépuscule nous frôlait comme un baiser?*

*Oui, je songe souvent aux jours de notre enfance
quand tes cheveux bouclés flottaient contre ma joue,
quand je sentais venir ton âme dans le silence
pour gonfler mon cœur neuf de tendresse et d'émoi.*

*O toi que j'aime encore avec un cœur d'enfant,
puisque j'ai tout laissé de mon âme morose
sur le fruit parfumé de tes lèvres mi-closes
qu'attends-tu pour me rendre mes baisers de treize
ans?*

*Je voudrais que tu viennes, un soir, ne fut-ce qu'en
songe
et que tu puisses t'asseoir, un instant, à mes côtés...
Je voudrais te sentir respirer dans mon ombre
et sentir dans ma main, tes longs doigts frissonner?*

*Et tu verras alors, comme en une transparence,
de quelles jeunes fleurs mon âme est composée*

*“et pourquoi dans ma voix de vieillotes romances
ont l’air comme un soleil mourant, de se traîner”.*

*Tu comprendras aussi... mais reste auprès de moi...
reste encore un instant, j’ai soif de ta présence,
j’ai besoin de ta douce et tendre gravité. Car il
faut que tu saches... Mais écoute cette élégie :*

Elle est de Francis Jammes.

On la dirait de moi :

*“Et toi que j’ai quittée... tu ne m’auras pas vu,
tu ne m’auras pas vu, ici, songeant à toi
en traînant mon ennui aussi grand que le bois...
Et d’ailleurs toi non plus, tu ne comprendras pas
car je suis loin de toi et tu es loin de moi.
Je ne regrette pas ta bouche blanche et rose.
Mais alors, pourquoi est-ce que je souffre encore?*

*“Si tu le sais, amie, arrive et dis-le moi.
Dis-moi pourquoi, lorsque je suis souffrant,
il me semble que les arbres comme moi soient
malades?
Est-ce qu’ils mourront aussi en même temps que moi?
Est-ce que le ciel mourra? Est-ce que tu mourras?*

AHMED RASSEM

Chez l'Épicier du Coin

Les boîtes de conserve qui tournent dans un espace transparent sont belles comme la vie et la puissance de l'été. Chaque main qui s'arrête évoque l'aile d'un papillon sur le pollen de quelque fleur géante... Et la vie des fleurs et des fruits rôde pour se mêler aux regards, errer sur les poitrines et frémir dans les corsages... Les boîtes couvrant les murs font un tapis miraculeux... L'épicerie est sonore comme un jardin au soleil... Des organismes végétaux où regorgent le sang de lourdes saisons... Le poème charnel se spiritualise à son contact... Qu'attendent les jeunes poètes pour chanter l'épicerie ?

Boîtes de conserve où l'émeraude de la sardine se marie divinement avec le vert des haricots...

Boîtes de métal au ton subtil qui rappellent ces marées où chantent les roseaux...

Pareilles à des nénufars que le vent caresse, les bouteilles de vin blanc se dressent avec la virilité d'un élégant jet d'eau...

Bouteilles de sauces anglaises qui évoquez ces jardins embrasés d'où les arbres semblent jaillir comme des flammes souterraines, vous ressemblez de loin à un champ pourpre d'œillets où la terre et le ciel s'unissent dans l'or épandue...

Et vous, enivrantes bouteilles de liqueurs qui avez l'air grivois des danseuses de music-hall, pourquoi rendez-vous si présente à ma mémoire cette atmosphère de chair tendue par le sang, par les gestes

sinueux et par les hanches moites, ainsi que par l'orgie
de vos couleurs ailées ?

Ali n'aime pas la pulpe de la pêche et il déteste
les fruits qui sentent la rose ambrée...

Car Ali est pauvre et souffre de l'estomac.

Il ne mangera plus de la viande de veau aux fèves
à l'heure où le soleil se couche sur la nuée...

AHMED RASSEM



Peut-on traduire les Poètes ?

Les maisons d'édition publiant des romans étrangers ne sont pas en peine de trouver des traducteurs qui, en un mois, ont raison de trois cents pages. Une bonne connaissance de la langue étrangère dont il s'agit, un dictionnaire auprès de soi, une machine à écrire et des cigarettes, voilà l'essentiel du bagage d'un traducteur. J'en connais qui livrent leur travail chaque soir, dix pages par dix pages, au cycliste du journal qui les publiera le lendemain en feuilleton.

Il n'en va pas de même de la poésie : le traducteur peut bien avoir le même bagage, le meilleur dictionnaire qui soit et une connaissance natale de la langue du poète, s'il n'a pas un don presque indéfinissable, il n'ira pas au delà du premier vers. Ou, s'il s'obstine, la caricature qu'il offrira ira rejoindre dans l'immédiat oublié les productions innombrables des mauvais poètes. Pourquoi donc ?

J'ai devant moi ce poème, que je trouve admirable et voudrais rendre en français. Je connais bien la langue où il est écrit : je la lis à livre ouvert, et puis en jouir quand elle est d'un beau style. Pourtant il me faut un temps de réflexion, plusieurs lectures, un travail d'analyse parfois minutieuse avant d'avoir pénétré ce poème; encore ne puis-je me flatter pour autant de l'avoir véritablement compris. C'est qu'un poème n'est pas le développement linéaire d'une situation par descriptions et dialogues, comme l'est le plus souvent un roman; c'est une structure verbale aux rapports presque musicaux, et dont la logique interne tient non seulement à la syntaxe apparente — qui peut être conforme en tout à celle dont use la prose — mais à la

manière dont les images se groupent pour former des constellations de symboles. Prenez une page blanche, semez-y de la limaille de fer, promenez sous la page un aimant et vous verrez la limaille se disposer et se déplacer selon certaines lignes. Il en est un peu de même des symboles : l'important est de trouver l'aimant qui les anime. Tout le secret d'une bonne lecture est là.

Or il y a très peu de bons lecteurs de poésie. S'il y en avait seulement le dixième du nombre de lecteurs que compte un roman à succès, un poète pourrait compter d'emblée sur dix mille fidèles, alors qu'il arrive péniblement à quelques centaines. Une fois Shelley mort, ses amis publièrent une édition de ses œuvres, tirée à deux cent cinquante exemplaires dont quatre-vingts pour cent se vendirent au poids du papier. L'indifférence à la poésie ne date pas du dernier siècle, on le voit. Donc, le public de la poésie est un public de nature singulière, qui cherche dans le poème autre chose qu'une distraction passagère comme en fournissent les romans. Qui lit deux romans par semaine n'en retient que deux par an peut-être : qui lit un poème y revient souvent, l'apprend par cœur en tout ou en partie, se le récite quand un détail de son existence le lui suggère. Le poème est alors comme un langage plus substantiel que le langage commun, et dont le familier, même s'il ne peut le traduire dans sa langue de tous les jours à l'intention de qui n'y comprend goutte, pressent qu'il en reçoit un accroissement mystérieux, comme si les mots d'"un sens plus pur" éclairaient mieux l'univers qui l'entoure.

Il est peu de bons lecteurs de poésie : moins encore quand sa langue leur est étrangère ; donc si peu de bons traducteurs qu'on peut regarder comme exceptionnel l'art de la traduction. Et pour cause ! Un lecteur de poésie n'aime pas également tous les poètes : il établit entre eux, d'après ses goûts, une hiérarchie toute per-

sonnelle. Il en est qu'il saisit par sympathie naturelle, et dont le langage, se dit-il, pourrait être le sien s'il écrivait lui-même. A peine a-t-il lu quelques mots de ces auteurs favoris, le voilà pris par la grâce du poème : son esprit en suit le mouvement comme s'il le composait; il en devine les rapports les plus subtils; il le relie à l'œuvre entière de l'auteur. Or plus un lecteur devient ainsi familier de certaines œuvres, plus le cercle des œuvres qu'il aime se restreint. Il pourra bien apprécier la poésie en amateur, se faire une anthologie où de nombreux noms voisinent : sa passion le conduira vers quelques-uns, peut-être même vers un seul, dont il saura tout. Il en est ainsi du traducteur: il ne peut bien l'être de tous les poètes indifféremment.

Entre le poète et son traducteur, il doit y avoir de telles affinités mentales — ou de telles contradictions qui avivent le sens de chaque mot — que cette rencontre est un miracle dont je ne connais aucun exemple pour ma part. Le traducteur, hanté par le poème qu'il doit rendre, peut-il en arriver à le sentir comme en gestation dans son esprit? Peut-il supprimer le fait que ce poème *est déjà*, et le recréer pour ainsi dire par sympathie, en reproduisant ce mouvement de création qui donne au poème structure et vie? S'il a affaire à un poème d'expression "dynamique" — Hopkins par exemple en anglais — il saura dans une certaine mesure s'accorder au rythme physique du poème : et s'il a le don de réfléchir dans sa propre langue les sons et les gestes de celle d'autrui, peut-être en viendra-t-il au "tour de force" d'un Pierre Leyris traduisant le jésuite anglais. S'il a affaire à un poème d'expression "statique", où la forme est toute en repos, la beauté qui lui est présentée se défendra contre son entreprise par sa tranquillité même, et l'exactitude rigoureuse des rapports qui y conduisent : témoins les *Sonnets à Orphée* de Rilke. Comme il ne saurait être question, dans une

traduction poétique, d'arriver à l'identité spirituelle par l'exactitude terminologique (la terminologie étant ici la langue particulière de l'auteur), je ne vois de chemin vers l'identité que l'équivalence ou l'analogie. Mieux vaut donc, pour qu'il en soit ainsi, que le traducteur ne soit pas lui-même un poète : le conflit de terminologies doit être évité qui se résoudrait par le triomphe du poète-traducteur sur le poète-créateur, et la totale digestion du poème dans l'œuvre de celui-là.

J'en serais tenté de conclure à la vanité de la traduction, si je n'avais pas éprouvé, devant certaines traductions même imparfaites, comme un reflet du mystérieux original. C'était comme si, dans un miroir terni et privé d'une partie de son tain, un visage lointain, rendu peut-être plus émouvant par la pénombre et la glace gauchement fidèle, se levait pour me confier un secret dont je ne saisisais que des bribes, et que mon imagination travaillait ensuite à reconstituer, avec plus de piété, plus d'émerveillement, qu'elle n'en aurait ressenti si, l'ayant saisi en entier, il ne lui fût resté qu'à le comprendre.

PIERRE EMMANUEL



Plaidoyer pour les Éditeurs

Celadon, jeune auteur de vingt-cinq ans, est venu me trouver, la parole aussi amère que le cœur. Son livre, ultime chef-d'œuvre de sa pensée créatrice, venait d'être tour à tour refusé par quelque dix maisons d'édition, chacun de ces refus s'agrémentant de commentaires si parfaitement contradictoires qu'il était clair, selon la perspective où l'on se plaçait, qu'à les confronter, ce livre devait être soit un définitif "navet" soit la plus accomplie des merveilles: l'alternative trouvait Celadon penchant plutôt pour la seconde des conclusions.

Aussi affirmait-il ne rien comprendre à cette obstination que mettaient tous les éditeurs à le méconnaître. Les exemples illustres que je me hâtai de lui citer, d'auteurs pleins de talent, — et d'un talent que la renommée allait consacrer, — néanmoins rejetés d'abord sur les seuils dédaigneux des grands fabricants de livres, ceux même de Pierre Louys et de Marcel Proust éditant à compte d'auteur leurs premiers ouvrages, n'eurent point l'heur d'apaiser sa colère. Il m'avait d'abord fait gentiment pitié, tant il mettait de candeur à laisser paraître la blessure saignante de son amour-propre; mais à force de ratiociner sur l'injustice dont il se tenait pour victime, et afin d'éviter de lui dire que peut-être le seul responsable était-il lui-même, c'est-à-dire la faiblesse de son œuvre, je me hâtai d'attraper au vol une de ses phrases afin de lui répondre congrûment.

— N'est-il pas malheureux, s'était écrié mon Celadon, et pour parler franc, intolérable, de penser que le produit de nos plus pures inspirations, le fruit

unique de ce qu'il y a de meilleur dans nos cœurs, soit apprécié par des marchands de papier? Car, enfin, n'est-ce-pas, un éditeur n'est rien d'autre que cela, un mercanti, d'un genre un peu particulier...

— Mon cher ami, lui répondis-je, tout bien considéré, et après quelque vingt-cinq ans d'expérience de la "chose littéraire", je demande surtout à mes éditeurs d'être d'excellents marchands de papier. Croyez-moi, vous apprendrez à vous méfier des éditeurs qui sont un peu trop "hommes de lettres",—la tentation est grande pour eux de prétendre en savoir, sur le livre d'un auteur, un peu plus que l'auteur lui-même. Car s'il advient que les conseils ainsi proposés soient bons, il est infiniment plus fréquent qu'ils soient mauvais.

"D'ailleurs, ces marchands de papier imprimé, comme vous dites, ne prennent jamais seuls la décision de publier ou de refuser un livre; ceux-là même qui s'imposent la tâche d'examiner en personne un grand nombre de manuscrits (j'en sais un qui en lit toutes les nuits un au moins, et le dimanche trois ou quatre) ont à côté d'eux des écrivains, des critiques, qui sont vos aînés, et vous l'admettez, j'imagine, des pairs, et qui les aident de leurs rapports. Récuseriez-vous aussi le jugement d'un Gabriel Marcel, d'un Jean Paulhan, d'un Marcel Arland, d'un Robert Kanters, et de bien d'autres, qui assument de telles fonctions? Je vous ferai même l'aveu qu'il m'arrive souvent de lire des manuscrits, pour les collections que je dirige, et qu'il m'arrive d'en refuser. Mais quittons ce terrain, je sens que je vous deviens suspect.

"J'aime mieux reprendre le terme désobligeant dont vous avez qualifié ces adversaires de l'heure, et vous en faire sentir l'injustice. Vous rendez-vous compte de ce qu'est vraiment un éditeur, des responsabilités et des risques que comporte son métier? Guère, à ce qu'il me semble. Le roman, dont la dactylographie

tremble en ce moment entre vos poings serrés, savez-vous combien il faudrait d'argent pour lui conférer cette dignité de livre imprimé que vous estimez qu'il mérite? Au minimum, 600.000 francs, pour un tirage modeste, à quelque 4.000 exemplaires, lequel permet tout juste de rentrer dans les frais s'il est intégralement vendu. Encore ne vous parlerai-je pas des ouvrages d'art et de science dont le coût atteint facilement trois millions! Si vous songez que, dans bien des cas, un livre met deux, trois ou quatre ans à s'épuiser, jugez des immobilisations de capitaux qui sont nécessaires... Sans même ajouter cette précision que beaucoup de jeunes auteurs, une fois leur livre accepté, étant assez impécunieux, demandent des avances sur leurs droits d'auteurs éventuels, dont l'éditeur ne sera remboursé en bien des cas que lorsque le "poulain" aura produit quatre ou cinq ouvrages, si l'un d'eux réussit...

"Car, il y a aussi le risque. Y pensez-vous? Bien sûr, cher Celadon, vous êtes profondément convaincu qu'un roman aussi extraordinaire que le vôtre ne peut pas ne pas trouver son public. Mais, voyez-vous, le public est un animal étrange : il lui arrive de boudier d'authentiques chefs-d'œuvre, et pas seulement des chefs-d'œuvre qui ne sont tels que dans l'idée de leurs auteurs. Mon ami, René Julliard, grand éditeur qui a la passion de découvrir et de lancer les jeunes auteurs, me faisait un jour cette réflexion humoristique : "En somme, mon métier consiste à prendre du papier qui vaut cher, à mettre dessus de l'imprimé, ce qui coûte aussi très cher, et d'avoir ainsi un produit qui, dans plus d'un cas sur deux, ne vaut rien du tout et ne se vendra pas..."

— N'empêche, m'interrompez-vous, Celadon, que les éditeurs, quand un livre "marche bien", gagnent beaucoup d'argent. C'est bien sur le dos des auteurs, n'est-ce pas ?

“L’expression, vous répondrai-je, ne me plaît guère. Par rapport à l’éditeur, il y a une sorte de relation en quelque sorte organique entre tous les auteurs. Les uns se vendent bien et les autres se vendent moins. Si les éditeurs ne gagnaient pas de l’argent sur les premiers, pourraient-ils donner leurs chances aux seconds ? Un jour viendra, j’en suis convaincu, mon cher ami, où vous serez dans la première catégorie, mais dites-vous que si les éditeurs ne faisaient pas de substantiels bénéfices sur les livres à succès, ils ne pourraient jamais, jamais, “lancer” un jeune : où en serait-il de votre avenir personnel et où de celui des lettres françaises ?

“La vérité, voyez-vous, Celadon, est que le métier d’éditeur, qui est un très beau métier, — celui que j’aimerais pratiquer si je n’étais écrivain, — tire sa grandeur d’être à cheval sur deux ordres de préoccupations. Selon le mot de Péguy, pour lui “le spirituel est lui-même charnel...” D’une part, il est commerçant soumis aux servitudes et aux exigences de toutes les professions de négoce; mais d’autre part, il faut, s’il veut assumer vraiment sa mission, qu’il ait le sens des plus hautes valeurs de l’intelligence, qu’il ait du “flair”; c’est-à-dire qu’il devine la réaction des hommes de son temps et qu’il possède du désintéressement. Or, tout cela, les vrais éditeurs l’ont; ceux qui, dans la profession, ne sont que des marchands de papier imprimé, des mercantis, non seulement n’y ont aucun prestige, mais, en définitive, ils finissent par perdre. Par contre, savez-vous qu’en 1951, sur environ 10.000 livres publiés en France, 6.000 relevaient de la production scientifique, c’est-à-dire d’une intention de culture désintéressée ? Ce seul chiffre fait honneur à la profession.

“En définitive, cher Celadon, que vous dire ? Votre dégoût est excusable, et votre ressentiment. Mais ils se trompent d’adresse. Plus tard, quand vous

aurez forcé les portes qui, actuellement, demeurent devant vous closes, vous comprendrez mieux les choses. Et vous vous rendrez compte qu'éditeurs et auteurs ne sont nullement des adversaires, menant les uns contre les autres une petite guerre de ruses au nom d'intérêts affrontés, mais des associés pour une tâche qui, en fin de compte, n'est pas de gagner de l'argent, mais de servir la pensée française, chacun selon ses dons".

DANIEL-ROPS





I.— CHRONIQUE DES LIVRES

Al-nâsher al-misrî (L'éditeur égyptien).

Le Caire, No. 1, janvier 1952, 78 pages.

Premier fascicule d'une revue qui veut être l'organe de l'« Association égyptienne des maisons d'édition et des libraires ». Le comité de cette association comprend les maisons suivantes : Mostafa al-Halabi, Al-Ma'âref, al-Hilâl (Faggala), Lajnat al-ta'lîf wal nashr, al-Nahda, Librairie Misr, Nahdat Misr.

Le but de la Revue est de donner un ensemble, le plus exhaustif possible, de la production littéraire en Egypte. Le soin de recueillir les informations sur les livres, de les présenter et de les classer a été donné à M. Mohammad 'Abd el-Ghani Hasan. On ne pouvait faire meilleur choix. M. 'Abd el-Ghani tient depuis de longues années la chronique des livres à la Revue « *al-Kitâb* ». Lui-même est un écrivain,—et un poète—distingué fort au courant de ce qui se publie. Il peut donc mieux que quiconque suivre de près cette production littéraire, si difficile d'ailleurs à saisir d'une manière exhaustive.

Voici brièvement la manière dont l'auteur a procédé à son travail. L'exposé comprend deux parties inégales. La première (pp. 17 à 55) donne une analyse d'un certain nombre d'ouvrages, classés selon le sujet traité. La seconde partie est une simple liste donnant le titre de l'ouvrage, l'auteur et la maison d'édition. Cette liste reprend les ouvrages mentionnés dans la première partie et les complète par la mention d'autres livres.

Le criterium du choix des livres analysés n'est pas indiqué.

La classification des livres est la suivante : Editions de textes, histoire, biographies orientales et occidentales, géographie, littérature et critique littéraire, contes et pièces de théâtre, poésie, langue et grammaire, économie politique, politique, religion, croyances et législation musulmane, sociologie, éducation et enseignement, philosophie, psychologie, sciences et arts, contes et livres pour enfants. Le format de chaque ouvrage est indiqué par l'une des trois désignations: grand, moyen, petit. L'auteur a même pris le soin d'indiquer le prix des ouvrages en piastres égyptiennes.

Le nombre d'ouvrages mentionnés pour 1951 est 315 alors que pour les années précédentes les chiffres étaient les suivants : pour 1945:200; pour 1946:300; pour 1947:480; pour 1948:390; pour 1949:380; pour 1950:325.

Ces listes sont-elles exhaustives? Il serait difficile de le dire. Il y a cependant des chances pour que la plupart des livres importants y soient mentionnés étant donné la place unique qu'occupe la revue *al-Kitâb* au point de vue littéraire et les nombreux contacts que M. 'Abd el-Ghani a avec les maisons d'édition et les écrivains.

Nul doute qu'une pareille revue rendra de grands services à ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire en Egypte. Elle servira surtout d'"indice culturel" pour guider les pas de ceux qui voudraient étudier d'un peu près la littérature arabe d'Egypte. Ce que l'on pourrait reprocher à M. 'Abd el-Ghani, c'est peut-être sa trop grande indulgence. Il lui est évidemment difficile, étant donné le caractère de la revue, d'exprimer quelquefois un peu sévèrement son opinion : dans la pensée de "l'Association des éditeurs" qui a patronné la Revue, ne s'agit-il pas d'abord de faire vendre les livres?

Mais alors la présentation prend d'une façon trop uniforme l'allure d'un panégyrique. C'est évidemment le meilleur moyen d'éviter les "histoires" avec les auteurs, si chatouilleux sur la valeur de leur œuvre, mais la critique littéraire véritable n'y trouve guère son compte. Seule une "tribune libre", sans attache avec les maisons d'édition, pourrait se permettre de faire de la critique non "dirigée". Mais de toute façon il faut louer grandement M. 'Abd el-Ghani pour son entreprise; elle complète heureusement des travaux similaires, en particulier celui de la Direction culturelle au Ministère de l'Instruction publique qui publie annuellement son "sijill" des livres parus en Egypte.

'Ali Himmat Baraki al-Aqsaki, *Al-'âhel al-othmâni Abou l-Fath al-Soltân Mohammad al-thâni, fâtih al-Qostantiniyya wa hayâtuhu al-'adliyya.*

(*Le souverain ottoman Abou l-Fath, le sultan Mohammad II, conquérant de Constantinople. Son activité législative.*)

Le Caire, Ed. Sâmi al-Khanji 1953, 238 pages.

A l'occasion du cinquième centenaire de la prise de Constantinople par les Turcs, M. Aqseki, ancien président de la cour de Cassation a Istambul a été chargé de présenter un travail sur un aspect peu connu du grand conquérant al-Fâtih, son activité juridique.

M. Aqseki commence dans une Introduction générale par donner la biographie de son héros, insistant sur le soin donné à sa solide formation religieuse; il fut confié par son père Mourad à de savants précepteurs qui lui donnèrent une solide instruction. M. Aqseki présente évidemment un portrait flatté de son personnage. Le meurtre de son jeune frère est exposé avec quelque réticence (p. 25): "Malgré la dureté et l'horreur d'un pareil acte et d'autres semblables, certains penseurs estiment que ce fut là un grand sacrifice offert pour le bien du pays" (p. 35). Non seulement

Fâtih fut un habile capitaine mais aussi un sage législateur et un protecteur éclairé des sciences et des arts. Il fonda de nombreuses écoles, veillant lui-même au choix des professeurs.

Après cette introduction, l'auteur étudie dans cinq chapitres les divers aspects de l'activité juridique sous le règne de Fâtih : institutions gouvernementales, les tribunaux, la fondation d'écoles pour l'enseignement du droit, la législation elle-même, le contrôle et l'inspection des tribunaux dans les provinces.

En appendice, l'auteur traduit de la façon la plus fidèle possible un document dont l'unique manuscrit se trouve à Vienne. Il s'agit d'une constitution qui aurait été promulguée par Fâtih et où, entre autres, l'assassinat politique, même des plus proches parents, est conseillé dans certaines circonstances. M. Aqseki rejette, avec la plupart des auteurs turcs, l'authenticité de ce document dont on ne trouve aucune trace dans les archives nationales turques.

La liste des sources, *in fine*, n'indique que des ouvrages arabes et turcs. Index des noms propres. A signaler, page 78, un tableau des diverses écoles se rattachant à la mosquée de Fâtih. L'ouvrage est illustré.

Le livre, originellement en turc, a été traduit par Mohamad Ehsân ibn 'Abd el-'Azîz. L'ouvrage rendra de réels services à ceux qui s'intéressent à l'histoire des institutions musulmanes en Turquie.

II.— INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

TAHA HUSSEIN :

Al-fitna al-kobra (2). 'Ali wa banouh (La grande épreuve, (2), 'Ali et ses fils).

Le Caire, *Dâr al-Ma'âref*, 1953, 288 pages.

Second panneau du diplyque "La grande épreuve", dont le premier était consacré à Othmân. Cette étude du célèbre écrivain sur le "patriarche du shi'isme" ne manquera pas comme le livre précédent, de soulever de vives et fécondes discussions.

MOHAMMED HUSSEIN
HAYKAL :

Modhakkirât fi l-siyâsa l-misriyya (Mémoires concernant la politique égyptienne).

Le Caire, Librairie *al-Nahda al-misriyya*, 1951, 443 pages.

La période où s'inscrivent ces souvenirs va de 1912 à 1937. L'auteur, un des hommes les plus en vue dans le monde politique égyptien a été mêlé aux événements qu'il décrit à divers titres : comme avocat, comme membre actif du parti libéral-constitutionnel, comme directeur du journal *al-Siyâssa*.

IMAM AL-HARMAYN AL-
JOWAYNI :

al-irshâd ila qawâti' al-adilla fi osoul al-i'tiqâd (Guide pour les preuves décisives concernant les principes de la croyance).

Le Caire, Librairie al-Khanji, 1951, 458 pages.

Ce texte important du maître de Ghazâlî avait été édité avec une traduction française, par Luciani à l'occasion des fêtes du centenaire de la prise d'Alger, Paris, Imprimerie Nationale, 19. La présente édition a été faite par le cheikh Mohammed Youssef Moussa et le cheikh 'Abd al-Mon'ëm 'Abd al-Hamîd. Nous avons donné une longue recension de cet ouvrage dans les *Cahiers Thomistes* (avril 1951) et dans l'*Ibla* de Tunis.

AHMAD FOUAD AL-
AHWANI :

Mizân al-haqq (la balance du vrai).

Le Caire, Librairie anglo-égyptienne, 1953, 120 pages.

Recueil d'une quinzaine de recensions d'ouvrages, la plupart concernant la philosophie. L'auteur est lui-même professeur de philosophie à l'Université du Caire.

'ABD AL-RAZZAQ HE-
MEIDA :

Al-adab al-'arabi fi Misr — Min al-fath al-islâmî ila l-Fâtimiyyîn (La littérature arabe en Egypte depuis la conquête jusqu'aux Fatimides).

Le Caire, Librairie anglo-égyptienne, 1951, 298 pages.

'ABD AL-JAWAD AL-
ASMA'I :

Abou l-Faraj al-Asbahâni wa Kitâbuha l-Aghâni (Abou l-Faraj d'Ispahan et son livre des chansons).

Le Caire, *Dâr al-Ma'âref*, 1951, 462 pages.

Etude détaillée d'un des plus grands écrivains de la littérature arabe classique et de son chef-d'œuvre. Nombreux index.

AL-MAQRIZI :

Itti'âz al-honafâ, bi-akhbâr al-a'imma al-kholafâ'.

Le Caire, *Dâr al-fikr al-'arabi*, 1951, 390 pages.

Texte établi par M. Jamâl al-Dîn al-Shayyâl professeur à l'Université d'Alexandrie, un spécialiste de Maqrîzi. Les lacunes du manuscrit ont été complétées en recourant au *Kitâb al-mawâ'iz wal-i'tibâr* du même historien.

IBN AL-SIKKIT :

Islâh al-mantiq (Réforme de la logique).

Le Caire, *Dâr al-Ma'âref*, 1951, 517 pages.

Texte critique avec commentaire. Fait partie de la collection "*Dhakkâ'n al-'Arab*" fondée par la Maison d'édition al-Ma'âref. La présente édition est due à Ahmad Mohammad Shâker et 'Abd al-Salâm Mohammad Hâroun. Elle est faite sur quatre manuscrits avec comme base le manuscrit de Mansourah.

ABOU L-'ALA' AL-MA'
ARRI :

Risâlat al-ghofrân (L'épître du pardon).

Le Caire, *Dâr al-Ma'âref*, 1951, 605 pages.

Texte critique et commentaire par Bent al-Shâte. De la collection "*Dhakhâ'ir al-'Arab*".

JAMAL AL-DIN AL-
SHAYYAL :

Ta'rikk al-tarjama wal-haraka l-thaqâfiyya fi 'asr Mohammad 'Ali (Histoire de la traduction et du mouvement culturel au temps de Mohamed Ali).

Le Caire, *Dâr al-fikr al-'Arabi*, 1951, 228 pages + 80 pages d'appendices.

L'auteur a déjà publié une "Histoire de la traduction

au temps de l'expédition française". Ici il étudie les méthodes de traduction, les missions envoyées en France, l'Ecole de traduction, les ouvrages traduits.

'ABD AL-WAHHAB AL-SABOUNI :

'*Isâm*.

Le Caire, *Dâr al-Ma'âref*, 1953, 246, pages.

Isâm est le nom du héros du roman. L'écrivain est un syrien d'Alep.

MOHAMMAD FOU'AD SHOKRI :

al-Sanousiyya dîn wa dawla (*Le senoussisme est à la fois religion et nation*).

Le Caire, *Dâr al-fikr al-'arabi*, 1951, 424 pages.

Exposé de la doctrine Senoussi non seulement du point de vue religieux mais aussi de son idéal politique concret : réalisation d'une nation où soient sauvegardés les principes religieux. L'auteur appuie son étude sur ses contacts directs avec les chefs senoussis et lybiens.

VASILIEV :

Al-'Arab wal-Roum (Byzance et les Arabes).

Le Caire, *Dâr al-fikr al-'arabi*, 1951, 404 pages.

Traduction sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique.

ABOU - NOWAS :

Diwân.

Le Caire, Imprimerie Misr-Librairie Khanji, 1953, 764 pages.

Désireuse de contribuer à la diffusion des œuvres classiques arabes, l'imprimerie Misr, sous la direction de 'Azîz Abâza, a décidé de commencer par l'édition moderne du diwân du grand poète bachique Abou Nowâs. L'édition en a été confiée à Ahmad 'Abd el-Majîd al-Ghazâli. Le texte est expurgé. Cf. long article du Dr. Taha Hussein dans le journal *al-Ahrâm* du 30 mai 1953.

G. C. ANAWATI

LA VIE LITTÉRAIRE

I.— UN ART A SON SOMMET

Au moment où M. Pierre-Aimé Touchard quitte la Maison de Molière qu'il administrait depuis 1947, c'est une manière de profession de foi que l'ancien Administrateur-Général de la Comédie-Française a délivrée, il y a quelques semaines, en publiant aux "Editions du Seuil" un petit livre, dense et riche, intitulé *L'Amateur de Théâtre ou la règle du jeu*. Qu'il me soit personnellement permis de retenir l'envoi dédié de cet ouvrage : "A Pierre Descaves, un petit livre qui ne lui apprendra pas, hélas ! la règle du Jeu de la Comédie-Française, mais qui lui dira ma joie affectueuse de laisser une maison que j'aime entre les mains d'un ami comme lui". Au lendemain de mon entrée en fonction à la Comédie-Française, c'est donc avec émotion que je présente ce message d'un homme de théâtre, dont l'expérience s'est enrichie d'une longue et brillante gestion, sur le plan des idées et des réalisations.

Ce livre intitulé *L'Amateur de théâtre ou la Règle du Jeu* répond à une préoccupation essentielle : "Comment prendre un plaisir total à cette œuvre complexe qu'est une représentation théâtrale, si l'on ne connaît pas la rigueur des lois qui la régissent?".

Cette science amoureuse, les exigences du connaisseur qui animent à l'égard du football, par exemple, tant de fidèles des grands matches, le spectateur devrait en être jaloux. Comme le précise la notice d'accompagnement, M. Pierre-Aimé Touchard connaît bien les deux côtés de la rampe; il a donc voulu initier le spectateur aux mystères du métier. S'appuyant sur les grandes pièces classiques ou modernes, il démontre leur mécanisme dramatique; il expose les exigences de temps et de lieu, de langage, de mise en scène, qui sont les leurs, et le rôle du metteur en scène, des acteurs, des décorateurs de la salle, — tout ce qui fait la technique d'un art à son sommet.

Pratiquement, le livre, d'une grande valeur littéraire — comprend deux parties et une introduction. A

elle seule, cette introduction vaudrait une chronique, car M. Pierre-Aimé Touchard y pose des questions essentielles. C'est ainsi qu'il préconise une véritable éducation du spectateur — du "candidat-spectateur"; "Il suffit, écrit-il, qu'on guide au départ les jeunes et qu'on leur fasse bien comprendre que là aussi il s'agit avant tout d'un jeu, auquel on ne prend plaisir que si d'abord on en connaît les règles, un jeu dans lequel il ne suffit pas de courir derrière la balle, — c'est-à-dire de suivre des yeux le texte écrit, — mais où il importe également de déceler les intentions des divers joueurs ... Faute de cette préparation, de cette initiation indispensable sur les bancs de l'école ou du lycée, le spectateur adulte ne peut que se désintéresser de plus en plus d'un art qui n'a plus pour le retenir que les pièges de la sentimentalité ou du jeu de mots, et les prestiges vite épuisés des lumières et des décors".

M. Pierre-Aimé Touchard marque que ces séductions ne peuvent retenir le spectateur que s'il vit dans une capitale : les efforts de décentralisation n'ayant pas abouti, on n'arrive à toucher qu'une part infime de la population cultivée. Or, cet art du théâtre, déjà réservé à une petite fraction de la population, n'est pas un art d'élite. Les salles où l'on joue des œuvres valables sont elles-mêmes dans la minorité.

Cependant, il reste de véritables, de sérieux "amateurs" de théâtre, des êtres passionnés qui vivent dans l'atmosphère du théâtre. "Leur présence, leur ferveur, écrit M. Pierre-Aimé Touchard, sont une des conditions de l'éclosion de l'art théâtral; le spectacle en soi les intéresse souvent moins que sa réussite, que le sort du pari qu'ils ont joué à ce propos ... Ils assurent la permanence du culte, ils n'assurent pas sa qualité".

Que conclut dès lors, sur le problème général, M. Touchard ? Hé bien, que les déviations de la mode intellectuelle, comme les carences de la formation scolaire, ont abouti à priver le spectateur moderne de la joie essentielle du théâtre, en y substituant des plaisirs plus ou moins raffinés (d'ordre littéraire, spectaculaire, vestimentaire) ou grossiers (culte de la vedette, souci exclusif de la conclusion) : " au lieu d'appréhender directement le plaisir pur du jeu en soi, on va chercher, faute de connaissance ou par erreur de goût, de petites satisfac-

tions annexes. On aborde, de biais, l'art le plus direct, le plus primitivement instinctif, on arrache artificiellement des éléments d'intérêt à l'art le plus synthétique, et l'on saccage avec virtuosité la joie de contempler l'imitation la plus exaltante que l'homme a osée, de l'acte du créateur". Le livre de M. Pierre-Aimé Touchard s'efforce donc de remettre en place ces éléments écartelés pour rééduquer l'amateur de théâtre. La conclusion sur le rôle du public achève une très brillante démonstration, qui est un appel à toutes les bonnes volontés.

L'auteur reprend ici l'esquisse de ce que pourrait une *Ecole du Spectateur*, une initiation aux questions soulevées par la mise en œuvre de l'art dramatique. Car l'œuvre dramatique constitue bien une action qui évolue du commencement à sa fin sous les yeux du public, au plaisir de qui elle est destinée. Or, le malaise du théâtre contemporain ne vient-il pas de ce que le personnage essentiel — le public — a perdu la notion de ses droits et que les animateurs du théâtre, de leur côté, ont oublié ces droits essentiels du public? Car qu'un auteur ait quelque chose à dire ne suffit pas à justifier la naissance d'une œuvre dramatique. Ce qui la justifie, c'est que le public ait quelque chose à entendre. Il y a sous la plume de notre auteur cette remarque pittoresque: " Les hommes de théâtre, peu à peu, se sont fait une psychologie de rois; ils attendent qu'on leur rende hommage, et se plaignent amèrement si le public les trahit, alors qu'en fait ils sont des chefs de gouvernement, faits non pour être servis, mais pour servir, et qui ne tiennent leur pouvoir que du consentement du peuple auquel ils doivent sans arrêt rendre des comptes"...

La critique a fait un très cordial et vibrant accueil à cet ouvrage de très bonne tenue, ingénieux et de vive intelligence.

C'est ainsi que dans une substantielle chronique dramatique dans *Le Monde*, M. Robert Kemp écrit: " Le livre est joli, et j'y ai pris plaisir. J'ai très mal fait mes comptes; j'ai donné aux louanges moins de place qu'aux ripostes; à l'adhésion qu'à la rébellion. Je voulais rendre hommage à celui qui, demain comme hier, servira bien le théâtre. Et qui a bien servi sa Maison"

Cette adhésion de M. Robert Kemp reflète bien l'opinion de tous les amateurs de théâtre sur un homme

dont l'expérience sera toujours bénéfique pour l'exaltation d'un art, parvenu effectivement sur des cimes. Ce qui est, pour ceux qui le relaient, une position évidemment bien exposée !...

PIERRE DESCAVES

Administrateur Général de la Comédie-Française

II.— COCTEAU, CET INCONNU

Dans sa remarquable "Histoire de la Littérature", M. Henri Clouard qualifie Jean Cocteau d'"excentrique opportuniste"; il le montre apte à suivre ou à précéder, ou même encore à provoquer ce que l'on nomme : "la mode", et qui est le produit passager d'un engouement collectif. M. Jean Cocteau a bien été, au cours d'une étincelante et très diverse carrière, ce "baladin rêvé des fêtes de la nouveauté"; pour un peu, on l'y aurait vu comme "en service commandé", se déguisant, se grimant, arborant les couleurs roses du funambule, faisant le cercleux, s'empanachant de fantaisie monoclée. C'est ainsi qu'il fut, tour à tour, "rostandiste" à la manière de l'auteur de *Cyrano*; futuriste après avoir été dandyste, moraliste, critique, essayiste, et même, passagèrement converti !... Une orgie publicitaire a, en général, accompagné ces changements à la Frégoli, et l'indulgence amusée ou complice du grand public a fait de M. Jean Cocteau une gloire quasi-nationale, — en tout cas, une vedette internationale.

Il semble que M. Jean Cocteau n'entend pas abandonner, en son âge de réflexion et d'examen, cette suggestive méthode de présenter ses idées et se présenter soi-même. Son œuvre vient de s'enrichir d'un nouveau volume intitulé : *Journal d'un Inconnu* (1). Il s'agit d'un recueil de pièces, de documents, de morceaux, éminemment variés, ayant toutefois la valeur générale d'une mise au point très personnelle.

En bref, notre auteur entend désormais se séparer — "divorcer" ! — de la personnalité qu'on a faite de lui. Et c'est une nouvelle étape de virtuosité. En effet, M. Jean Cocteau appartient plus à la légende qu'à

(1) Grasset, éditeur, Paris.

L'Histoire. Ainsi l'avait-il apparemment voulu ? N'a-t-il pas tenu, pendant de longues années, à n'être que le plaisir et l'amusement d'une élite cultivée, attentive à ses traits ? Ne semblait-il pas qu'un tel artiste ne pouvait vieillir ; que ses artifices d'éternelle jeunesse ne se prêteraient pas à l'injure des temps ? Comme l'a noté un critique spirituel, M. Louis Martin-Chauffier : " Qu'est cela ? Scapin ne vieillit pas ; il se trouve toujours un autre acteur pour reprendre le rôle. Cocteau était une réserve inépuisable d'acteurs qui portaient juste le costume qu'il fallait pour être au goût du jour. Pour paraître au goût du lendemain : toujours en avance d'un pas sur l'originalité. Il était celui qui sait se lever tôt, juste avant le soleil, annonce "Voici le soleil" et se donne les gants de l'avoir inventé".

Or, en suivant la démonstration de M. Martin-Chauffier, que voyons-nous maintenant ? M. Jean Cocteau se fait ermite ; mais ce n'est pas tout, il se prend pour le Diable — ou pour un pur esprit qui échappe à la vue. Ces découvertes, soudaines ou méditées, M. Jean Cocteau ne pouvait les conserver secrètes. Il les étale. Elles forment ce *Journal d'un Inconnu*. D'un *Inconnu* ? Voire. Plutôt d'un *Méconnu*. Mieux encore : d'un homme suffisamment lucide, qui explique et s'explique. Il démonte et retourne ses livres, ses pièces, ses films ; il semble tout étonné, parfois émerveillé, de ce qu'il découvre. Ce nouvel ermite, sur son chemin de petite croix vermeille, fait une retraite aux flambeaux. C'est ce qui donne le ton et la couleur de cette confession d'un nouveau genre : " Je suis sans doute — se plaint son double, qu'il baptise l'Invisible — le poète le plus inconnu et le plus célèbre. Il m'arrive d'en être triste, parce que la célébrité m'intimide et que je n'aime susciter que l'amour. Cette tristesse doit venir de la boue qui nous imprègne et contre laquelle je m'insurge".

Sur quoi, durant plus de deux-cents pages, ce sourd qui entend fort bien et n'est pas muet, va, du fond de sa solitude, tenir à son propre procès le double rôle d'avocat de sa propre cause et de pourfendeur de ceux qui l'attaquent. Ses remarques s'inscrivent comme une suite de parades. Ceux qui l'aiment déploreront peut-être cette morale engraisée par le ressentiment et qui paraît bien naître de l'irritation que ses dernières fusées aient

fait long feu. C'est ce qui fait écrire à M. Martin-Chauffier: "C'est bien fait pour lui. Quant Cocteau vient nous dire: "— Me voilà tel que je suis", hâtons-nous, par affection, de lui répondre: "— Dieu merci, ce n'est pas vrai. Gardez le masque qui si longtemps nous enchanta et, sous couleur de vous montrer à visage découvert, ne vous trompez pas de faux nez".

Autour de ce "faux-nez" — entendez ces fausses confidences — s'est organisé un débat fort parisien et de bonne courtoisie. Quoi? M. Jean Cocteau, en veine de confessions! Toute la presse a donné.

Il a fallu tout un feuilleton, dans *Le Monde*, à M. Emile Henriot pour s'exprimer. Il considère que M. Jean Cocteau se montre encore plus sévèrement critique envers lui-même que le plus difficile de ses détracteurs ou le plus intransigeant de ses amis. Tel qu'il se décrit dans *Journal d'un Inconnu* montre qu'il sait bien où il s'est manqué à lui-même et par le regret très lucidement défini il nous laisse entrevoir *le vrai Cocteau*, celui qu'en dépit de l'incertaine adhésion du snobisme et de l'applaudissement des badauds, il n'a jamais cessé d'être et de vouloir être. Certes, la confession publique s'accompagne volontiers d'une sorte d'apologie. C'est dans l'ordre: "Parfaitement, répond M. Cocteau, je porte un faux-nez, mais c'est pour le plaisir de vous tromper; et, en même temps, je me protège"! Y a-t-il lieu de cultiver cette apparence? L'attitude est commode, si l'on veut miser sur tous les tableaux. Ce *fréjolisme* est peut-être un jeu. Le visible jouant à cache-cache avec l'invisible; le succès public s'opposant à la vertu et à l'approbation que l'on a de soi-même!...

Une ample moisson d'opinions divergentes a largement alimenté la controverse, ce qui prouve que M. Jean Cocteau sait renouveler ses sujets et plaire à ses lecteurs.

En thèse générale, ce changement à vue est destiné à devoir affaiblir la valeur profonde de cette *confession-journal*. Mais, M. Jean Cocteau n'a pas fini d'étonner. Ses brillants exercices constituent une vivante et bien amusante attraction. Faire de soi-même une brûlante actualité, n'est-ce pas la forme de l'art la plus personnelle et la plus osée? Infiniment peu d'écrivains ont tenté et surtout réussi cette affaire. M. Jean Cocteau gagne

une fois encore. Mais qui croirait vraiment qu'il est *inconnu*? La publicité de son *Moi* renouvelle le genre. C'est là le vrai mérite d'un écrivain qui s'achemine, à pas comptés, vers les formules d'un moraliste qui aurait pris, pour juger et mesurer le monde, son unique et totale personnalité. Le *Journal d'un Inconnu* nous dévoile, en définitive, ce que l'on peut tenir comme *connu* dans les passions humaines : le goût du jeu et le goût du masque. M. Jean Cocteau devient de plus en plus classique. C'est le Jean-Jacques d'un temps où la tricherie a fait que les cartes sont trop mêlées pour retourner, à coup sûr, le roi d'atout; mais pas assurément le merveilleux valet de la Comédie Humaine. PIERRE DESCAVES

III.— LETTRES DE JEUNESSE DE SAINT-EXUPÉRY

Ces lettres (1) s'échelonnent de 1923 à 1931 et reflètent neuf années de la vie de l'écrivain, neuf années de jeunesse, d'espoir, d'action, et de pensée intense. Elles sont adressées par Saint-Exupéry à son amie Renée de Saussine qui a fait précéder ce recueil d'une préface où elle évoque, presque adolescent, le futur auteur de *Terre des hommes*. Selon sa propre expression, elle fait revivre cette époque "de sensibilité d'ultrasons, de cocasseries, de luttes souvent pathétiques". On y voit le sous-lieutenant de Saint-Exupéry se livrer, bien que fiancé, aux acrobaties aériennes les plus risquées. Son surnom : "le condamné à mort". Un dimanche, à faible hauteur au-dessus des faubourgs de Paris, une panne d'essence entraîne la perte de vitesse puis le capotage. Le pilote est gravement blessé : fracture du crâne, longue convalescence, brouille avec la famille de sa fiancée malgré une démission souhaitée et qu'il donne. Antoine entre alors comme employé à la Société des Tuileries de Boiron.

— Ca me va comme une robe à traîne, déclare-t-il.

Puis il est représentant des camions Saurer pour le département de la Creuse. Enfin, il est engagé comme pilote par la compagnie d'aviation commerciale Latécoère.

— Je n'avais qu'un capital à risquer, dira-t-il, lucide : ma peau !

(1) Editions Gallimard, Paris.

Ces lettres nous révèlent les thèmes de la nature profonde de Saint-Exupéry, thèmes que fera découvrir son œuvre : Mélancolie, (originalité physique due au génie, selon Goethe). Solitude ombrageuse. Recherche anxieuse du sens de la vie. Bataille avec les éléments. Appel du métier toujours plus puissant et du danger qui ne cessera de croître et qu'il regardera bien en face.

La lettre qui précise les dangers menaçant l'aviateur est d'une telle portée qu'on y voit un premier contact avec la mort dont Antoine n'avait d'ailleurs aucune crainte métaphysique :

— C'est comme de naître, disait-il.

Il en parlait souvent mais cette fois brusquement elle a surgi devant lui : "une intelligence nouvelle, indéfinissable...".

"J'ai pu tenir jusqu'au sol mais pas une seconde je ne l'ai cru. Quand j'ai sauté de l'avion je n'ai rien dit. J'ai été dédaigneux de tout et j'ai pensé qu'on ne me comprendrait jamais. Du moins l'essentiel. Dans quel monde j'étais entré en fraude, un monde que l'on ne revient pas souvent décrire".

Lorsqu'on récapitule sa vie de pilote, on reste stupéfait de la gravité des accidents auxquels il échappa par miracle. Chaque fois, à l'instant même où il croyait mourir, indifférent au drame physique, il analysait ses impressions et revenait nous les raconter.

Il a frôlé la mort en 1923, quand il effectuait son service militaire au Bourget; en 1927, au-dessus de l'Espagne et dans le désert du Rio del Oro; en 1934, à Saint-Raphaël, au cours de l'essai d'un hydravion qui disparut dans la mer, peu profonde en cet endroit; en décembre 1935, dans le désert de Lybie où son mécanicien et lui errèrent pendant trois jours avant d'apercevoir une caravane; en février 1938, quand son "Simoun" s'écrasa en Guatémala.

Mais le 31 Juillet 1944, il était abattu au-dessus de la Méditerranée.

Les lettres à Renée de Saussine présentent déjà la forme cyclique qu'on retrouvera toujours dans la pensée de Saint-Exupéry, passant tour à tour de la mélancolie (une mélancolie proche de l'angoisse, mais aux antipodes du désespoir) à la gaité la plus juvénile.

Le jugement qu'il portait sur son temps était sévère : "L'homme y meurt de soif". Il refusait ce siècle "sans poésie, couleur ni amour". Comme un ami lui demandait à quelle époque il eût voulu vivre, il lui répondit : "En France, au XVIème siècle".

Certes les trois dernières années qu'il vécut furent encore assombries par les attaques dont il fut l'objet, parce que son langage n'était celui d'aucun des partis ou des groupes qui se déchiraient.

"Je tiens pour peu de chose le courage physique, et la vie m'a enseigné qu'il n'est qu'un courage véritable, celui de résister à la condamnation de l'ambiance".

Mais la tristesse de Saint-Exupéry avait des causes plus profondes : "Je suis triste pour ma génération qui est vide de toute substance humaine...".

"Il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde : rendre aux hommes une signification spirituelle... Redécouvrir une vie de l'esprit, plus haute encore que la vie de l'intelligence".

Près de vingt ans avant ces dernières lignes adressées en 1944 au Général Chambe, Saint-Exupéry avait écrit, en 1925, à Renée de Saussine la lettre que voici :

"Ce n'est que par une discipline perpétuelle que l'on peut éduquer la justesse de sa pensée et c'est tout de même ce que l'on a de plus précieux — ce que l'on devrait avoir de plus précieux. La première qualité pour comprendre est une espèce de désintéressement, d'oubli de soi..."

Déjà la construction intérieure de l'homme préoccupait le jeune Antoine; déjà il avait commencé de bâtir sa philosophie. Celle-ci apparaîtra plus tard dans l'inquiétude de Bernis, le héros du *Courrier-Sud*, dans la mystique de la ligne de *Vol de Nuit* — avant de s'affirmer dans *Terre des hommes*, dans *Pilote de guerre* et de prendre toute son ampleur dans les thèmes de *Citadelle*. J'aurais garde d'oublier *Le Petit Prince* sur lequel le philosophe existentialiste allemand Heidegger se propose d'écrire un essai, car il y attache une importance considérable au point de vue idéologique.

Quand au style des *Lettres de Jeunesse*, il est tissé de nombreuses images originales et sa musicalité est à la fois dense et subtile.

Nouveautés

AUX

GRANDS MAGASINS

CHIEMILA

S. A. E.

11, RUE FOUAD

TEL. 79265-66-67

LES MEILLEURS ARTICLES
AUX MEILLEURS PRIX

R.C. 56824

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur: JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*
Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre
Secrétaire de rédaction: Jean Lartigue

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)
FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
Tél. : DR. 53-62 C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD
sont représentés en Égypte par
LA REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de
LA REVUE DU CAIRE
3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — LE CAIRE

UN AN (Six Numéros) P.T. 120

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.500.000.000 Francs

SIÈGE SOCIAL : 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{ème})

Succursales et Agences :

MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPEETE, NOUMEA, PORT-VILA (Nouvel-
les Hébrides)

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE DE L'INDOCHINE (South Africa)

Ltd. : Johannesburg, Port-Elizabeth, Durban.

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Correspondants dans le Monde entier

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

32/34, Rue Abdel Khalek Saroit Pacha, — LE CAIRE

Téléph. : 59579 (3 lignes)

R.C.C. 3827

AFFILIE au GROUPE
de la
BANQUE NATIONALE
POUR LE
COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant

- 915 Agences en France
 - 130 Agences à l'Étranger
-

LIVRETS D'EPARGNE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE - LETTRES DE CRÉDIT

France-Asie
REVUE DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE FRANCO-ASIATIQUE

**Pour tous ceux qui s'intéressent
à la Culture de l'Extrême Orient,
c'est un Instrument de Travail
Indispensable et une lecture va-
riée et passionnante.**

On s'abonne sans formalités auprès de

LA REVUE DU CAIRE

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

UN AN P.T. 200

REVUE DE LA MEDITERRANEE

REVUE DE PENSEE ET D'INFORMATION FRANÇAISES
PUBLIÉE PAR L'UNIVERSITÉ D'ALGER
PARAISANT SIX FOIS PAR AN

La Revue de la Méditerranée entre, en 1953, dans sa onzième année d'existence. Consacrée à tous les problèmes de culture générale, elle aborde les sujets les plus variés : politique internationale, problèmes de l'Union française, questions littéraires, scientifiques, artistiques, etc...

Aux articles signés de noms de spécialistes connus s'ajoutent des chroniques importantes qui traitent de l'actualité immédiate et des notes bibliographiques, le tout formant un ensemble d'une rare qualité. Aussi le Bulletin critique du Livre français a-t-il pu dire de cette Revue qu'elle a pris une place éminente parmi les publications périodiques contemporaines.

Depuis sa formation elle a fait paraître des articles du plus grand intérêt en particulier ceux de MM. Roger Léonard, Reynaldo dos Santos, Pierre Auger, Harold Nicholson, Jacques Maritain, Garcia-Gomez, Levi della Vida, Menendez Pidal, Pierre Olivier Lapie, François Charles-Roux, William Marçais, Henri Guillemin, Edmond Sergent, Pierre de Roux, Henri Bosco, Henri Busson, Pierre Mesnard, Augustin Berque, Henri Terrasse, Georges Lote, Raoul Celly, François Bonjean, Louis Gielly, Gaston Bardet, Pierre Chauveau, G. H. Bousquet, J. Despois, Robert Dournon, Philippe Burzio, Henri Perruchot, Robert Ellrodt, J. Belin-Milleron, Frank Turner, Gérard Boden etc....

ABONNEMENTS

pour la France et l'Etranger, aux Presses Universitaires de France, 108 BD. Saint-Germain, Paris.

pour l'Afrique et l'Union française, 9 rue Trollier, Alger (compte chèques postaux Alger 389-52).

Le Numéro :

France, Afrique du Nord 130 francs

Etranger 175 francs

Abonnements annuels (6 numéros) :

France 700 francs

Etranger 1000 francs

Abonnement de soutien 2500 francs

La collection des années déjà parues 4000 francs

"AL CHARK"

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

Entreprise privée régie par la Loi No. 156 de 1950
et enregistrée sub No.2 en date du 14.7.40

NOUVEAUX NUMÉROS DE TÉLÉPHONE

Bureau du Directeur 21473 — Services Administratifs 28565 (7 lignes)
Bureau du Caire 20678 - 28289

VOTRE EPARGNE

Ce qui compte, ce n'est pas ce que
l'on gagne, mais ce que l'on garde.

Seule l'Assurance-Vie
mène sûrement à ce but.

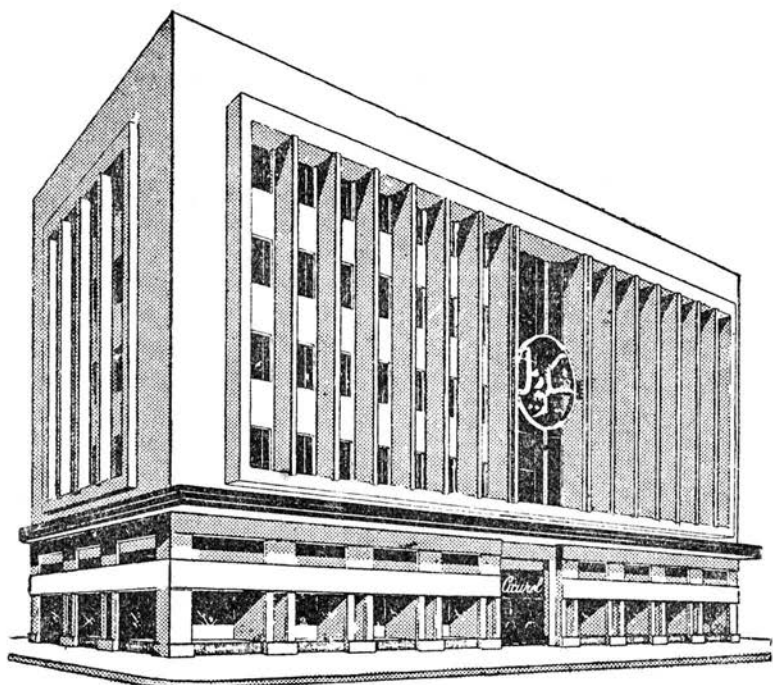
SOLIDITE et VITALITE
sont les caractéristiques de

"AL-CHARK"

Société Anonyme Egyptienne d'Assurances

15, Rue Kasr El Nil - Le Caire

R.C.C. 35



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26248

Vient de Paraître

CINQUANTE ANS
DE
LITTÉRATURE EGYPTIENNE

Ouvrage capital qui vient remplir un besoin essentiel

Toute l'histoire de la Renaissance de la Littérature
et de la pensée contemporaine en Egypte

L'ouvrage est composé de quatre parties

POÉSIE

PENSÉE ET PROSE

THÉÂTRE

CHOIX DE TEXTES

Les études qui composent ce Numéro Spécial
ont été écrites par les plus grands écrivains et
critiques égyptiens

Un fort volume de 260 pages

P.T. 60 — Frs. fr. 600

LA REVUE du CAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Said, Le Caire
Tél. 41586

LE NUMÉRO: 20 Piastres

Abonnement pour l'Égypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Étranger: Un An P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France par
les Editions des CAHIERS DU SUD
28, RUE DU FOUR, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.
ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions
des CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four,
Paris (VI^e) C.C.P. 101. 819 à Paris

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures